SCIENCE ET RELIGION
Études pour le temps présent

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE
DE PASCAL
ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

PAR

Victor GIRAUD

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

Tu ne me chercherais pas
si tu ne m'avais trouvé.
Mystère de Jésus.



P

LIBRAIRI

4, RUE MADA



A G. Michaut
en toute affection V. Giraud
Fribourg, 20 août 03

SCIENCE ET RELIGION
Études pour le temps présent

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE PASCAL

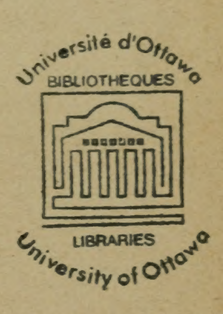
ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

PAR

Victor GIRAUD
Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

> Tu ne me chercherais pas
> si tu ne m'avais trouvé.
> *Mystère de Jésus.*





PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59
1904

A MON BIEN CHER AMI

Georges Goyau

EN TÉMOIGNAGE

DE MA VIEILLE ET RECONNAISSANTE AFFECTION

V. G.

DU MÊME AUTEUR

Pascal : *L'homme, l'œuvre, l'influence.* Deuxième édition, revue, corrigée et très augmentée, un vol. in-16. Paris, A. Fontemoing. — Prix : 3 fr. 50.

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits,* avec des extraits de quarante articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. Ouvrage couronné par l'Académie française *(prix Bordin).* Troisième édition, un vol. in-16. Paris, Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Bibliographie critique de Taine. Deuxième édition revue et corrigée, un vol. in-8° de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques,* Paris, A. Picard. — Prix : 5 francs.

Sainte-Beuve : *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, des Portraits contemporains et des Nouveaux Lundis,* avec une étude sur *Sainte-Beuve et son œuvre critique.* Un vol. in-16. Paris, Calmann Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

Chateaubriand : ATALA, reproduction de l'édition princeps, avec les variantes de toutes les éditions, une introduction et des notes (pour paraître prochainement à la librairie A. Fontemoing).

EN PRÉPARATION :

Le Christianisme de Chateaubriand : *Les Origines, l'Evolution, l'Influence.* Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIII[e] et XIX[e] siècles (à la librairie Hachette).

Manuel d'histoire de la littérature française (en collaboration avec MM. Joseph Bédier et Gustave Michaut), à la librairie A. Fontemoing.

AVANT-PROPOS

ne voix s'élève, de plus en plus forte, de plus en éloquente, de plus en plus confiante aussi ; elle 'esse aux chefs de la génération précédente et leur désabusée : O Maîtres, vous avez voulu nous uver de science. Mais la Science nous a trom- Nous croyions nous connaître, et nous ne savions comment vivre. Vous avez voulu nous rendre sages ; vous n'avez pas su nous rendre meil- s. Puisque telle n'a pas été votre œuvre, il faut ce soit la nôtre... — Cette voix, ils l'ont entendue it de mourir, et elle a troublé leurs dernières ulations. Renan disait qu'il y a telle page de son re qu'il n'écrirait plus aujourd'hui ; et Taine décla- qu'il regrettait de « n'avoir pas écrit sur la philo- ie en latin : on risque de faire trop de mal », tait-il avec sa naïveté touchante...

heure ne serait-elle pas propice pour revenir à cal, non pas sans doute pour s'y asservir, mais s'en inspirer ? De tous les grands écrivains du siècle, c'est assurément l'auteur des *Pensées* — e dis pas des *Provinciales* — qui nous émeut et s attire le plus, nous, hommes des premières ées du xxe siècle ; il nous est, en un mot, redevenu présent et plus *actuel* que jamais. Le *fait* a paru emarquable, qu'on a voulu l'étudier d'un peu près, ui-même et pour lui-même. On n'a point ici pré- lu autre chose. Et ce sont les preuves et les raisons 'ondes de cette *actualité* que les pages qui suivent pour objet de mettre en lumière.

Fribourg, novembre 1902.

[L]A PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE PASCAL

ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

PREMIÈRE PARTIE

La philosophie religieuse de Pascal.

[Il] peut sembler étrange au premier abord de [parl]er de la philosophie, même religieuse, de Pascal. [N'es]t-ce pas en effet Pascal qui a dit : « Se moquer [de la] philosophie c'est vraiment philosopher (1) ; » [et ai]lleurs, après une critique de Descartes : « Nous [n'est]imons pas que toute la philosophie vaille une [heur]e de peine (2) » ? Notez que ce ne sont pas là [des p]aroles en l'air : elles font corps avec les autres [idées] de Pascal, elles rentrent dans ses vues les plus [géné]rales sur le monde et sur l'homme. Et pourtant, [il y a u]ne philosophie : quand on est Pascal, quand [on a] une raison aussi puissante et aussi exigeante

(1) [P]ensées, éd. MICHAUT, *pensée* 412. — BRUNSCHVICG, *pensée* 4. [Nous] renverrons toujours à ces deux éditions qui sont actuelle[ment], et dans des genres d'ailleurs fort différents, les meilleures [éditio]ns des *Pensées*. Celle de M. Michaut (un vol. in-4°, Fribourg, [1896], et Paris, Fontemoing, 1896), est une édition proprement [critiq]*ue* : elle reproduit, avec les variantes des deux copies et [des pr]incipales éditions antérieures, l'ordre même, ou plutôt le [désord]re du manuscrit original. L'édition de M. Brunschvicg [(un vol]. in-18, Paris, Hachette, 1897) a adopté un nouveau classe[ment] purement logique et à peu près impartial des *Pensées* ; les [notes] et notices que l'auteur a jointes à son livre contribuent à [faire d]e cette édition *classique* pour le commun des lecteurs la [plus c]ommode peut-être et la plus complète des éditions des [*Pensé*]*es*.

(2) [É]d. MICHAUT, 371. — BRUNSCHVICG, 79.

que la sienne, on ne se contente pas de formuler à la légère un jugement aussi grave : on le prouve. C'est ce qu'il a fait. Et comme, selon la profonde remarque d'Aristote, même pour nier la philosophie, il faut philosopher, Pascal, quoi qu'il en eût, a dû philosopher. C'est cette philosophie que nous allons étudier.

Il est, au reste, assez difficile et fort délicat de saisir très nettement la pensée philosophique de Pascal. Pas plus que de Bossuet, on ne peut dire de lui qu'il ait eu un système philosophique à proprement parler, et, son œuvre capitale, *l'Apologie de la religion chrétienne,* nous étant parvenue dans l'état d'inachèvement que l'on sait, voilà qui doit nous mettre en garde contre les « reconstructions » hâtives et les interprétations aventureuses. — D'autre part, Pascal n'est pas une pure intelligence : il n'a jamais séparé la spéculation de la pratique ; sa vie a été le reflet fidèle et constant de sa pensée ; de l'une à l'autre il n'y a jamais eu interruption, mais prolongement naturel et retentissement profond. De lui, plus que de tout autre, on peut dire, suivant la belle formule de Platon si heureusement reprise par M. Ollé-Laprune, qu'il philosophait avec son âme tout entière. Etudier en un mot sa philosophie, ce n'est pas simplement analyser une pensée : c'est voir vivre une âme.

Dans ces conditions, rien de plus naturel que d'éclairer tout d'abord Pascal par le dehors, de démêler les influences extérieures qui se sont exercées sur le développement de son esprit, et dans la manière même dont il en a subi le contre-coup, de chercher à pressentir, avec la vraie nature de son génie et de son âme, la nature des questions qu'il a été amené à se poser, et les solutions qu'il a été tenté d'en proposer.

I

Les penseurs même les plus originaux subissent des influences de deux sortes : celles qui leur viennent de la vie, et celles qui leur viennent de leurs lectures. Les unes et les autres furent décisives pour Pascal. — L'éducation presque purement scientifique qu'il reçut développa d'abord singulièrement en lui « l'esprit géométrique », mais laissa subsister intacte dans son cœur la foi religieuse. Croyant dans une famille croyante, très suffisamment chrétien, quoique sans zèle excessif, il commence à se vouer avec passion aux sciences, et, dans cette première période de sa vie, ne paraît pas s'être beaucoup préoccupé des problèmes philosophiques et religieux (1). — Mais en 1646 (Pascal a alors vingt-trois ans), son père se casse la jambe : des gentilshommes jansénistes sont introduits dans la maison. La lecture de livres qu'ils lui prêtent est pour le jeune homme une révélation (2) : pour la première fois, il est mis en présence des plus hautes questions de la théologie. Un brusque revirement se produit alors en lui. Uniquement préoccupé de son salut, il néglige un moment ses études scientifiques, et il ne se « convertit » pas, comme on l'a dit ; mais il sait communiquer à tous les siens le redoublement de ferveur religieuse et janséniste dont il est lui-même

(1) Voir, pour de plus amples détails, mon livre sur *Pascal. l'homme, l'œuvre, l'influence* (2e édition, Paris, Fontemoing, 1900). et surtout Gustave Michaut, *les Epoques de la pensée de Pascal* (2e édition, Paris, Fontemoing, 1902).

(2) Tous les historiens jansénistes s'accordent à nous signaler parmi ces ouvrages le *Discours sur la reformation de l'homme intérieur*, de Jansénius. Ce très curieux discours, traduit en français par Arnauld d'Andilly en 1644, a été réimprimé par M. Michaut dans le livre que je viens de mentionner.

animé. Nous avons sur cette période de sa vie un témoignage bien curieux, et trop peu remarqué, dans une lettre à sa sœur Jacqueline (26 janvier 1648). Pascal est à Paris. Il a rendu visite à un directeur janséniste. Il n'a rapporté de cet entretien que « confusion et trouble ». Mais il ajoute : « Je « lui dis que je pensais, que *l'on pouvait, suivant* « *les principes mêmes du sens commun, démontrer* « *beaucoup de choses que les adversaires* (de la reli- « gion) *disent lui être contraires, et que le raison-* « *nement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il* « *les faille croire sans l'aide du raisonnement* (1).»

(1) Ed. FAUGÈRE, t. I, p. 5, et BRUNSCHVICG, p. 86. — Ce texte est un de ceux qui me font croire que le dessein d'une *Apologie du christianisme* doit, dans la pensée de Pascal, dater de la première conversion. Nous ne pouvons, à dire vrai, trancher la question que par conjecture, les témoignages directs et contemporains manquant sur ce point un peu de précision : ce sont ceux de Mme Périer (éd. Brunschvicg, p. 18), d'Etienne Périer (*id.*, p. 308), de Marguerite Périer (*Lettres, opuscules, etc. de Mme Périer*, publ. par Faugère, p. 456). La tradition d'autre part en rapporte bien la première idée au miracle de la Sainte Epine. Mais M. Brunetière (*Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 161) en fait une suite immédiate et naturelle de la seconde conversion (1654), tandis que Faugère (1re édition des *Pensées*, t. I, p. LXII-LXIII) et l'abbé Maynard (*Pascal, sa vie et son caractère*, t. II, p. 6-7) la rattachent à la « période mondaine » (1651-1654). Si je ne m'abuse, l'hypothèse que je proposerais présente au moins autant de vraisemblance que toutes celles que je viens de rappeler. Elle nous permettrait d'ailleurs de voir dans les *Pensées*, non seulement l'œuvre maîtresse de Pascal, mais encore le résultat lointain, de bonne heure entrevu et longuement poursuivi, de ses réflexions les plus intimes et les plus constantes, l'aboutissement d'un projet lentement conçu et mûri, et dont la réalisation, parfois entravée, mais en fin de compte encouragée et hâtée par la vie, devait être pour lui l'accomplissement d'un véritable devoir, à la fois intellectuel et moral : quelque chose d'assez analogue à ce qu'est l'*Esprit des lois* dans l'œuvre de Montesquieu, une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr, le livre où l'on se met tout entier, avec toute sa pensée et toute son expérience de la vie. Cette hypothèse a de plus l'avantage de concilier entre elles toutes les autres ; et rien enfin n'est plus naturel qu'une idée de ce genre germant dans l'esprit d'un chrétien comme Pascal. Son « cas », en effet, n'est pas isolé dans l'histoire religieuse et morale, et il y a plus d'une *Apologie* dont l'idée première a été liée au fait d'une conversion :

Qu'on pèse bien ces paroles de ce jeune homme de vingt-quatre ans : nous avons là, dans un raccourci lumineux, l'idée mère de la future *Apologie*.

Puis vient une période de vie mondaine, pendant laquelle Pascal, sans aller jamais d'ailleurs jusqu'à l'incrédulité véritable, se relâche singulièrement du zèle religieux qui avait été le sien : il revient aux sciences, contracte des amitiés toutes « séculières », et, son père mort, entrave plutôt qu'il ne favorise la vocation de sa sœur qu'il avait jadis déterminée. Cette vie nouvelle lui permet du moins d'étendre le champ de son expérience et d'apprendre à connaître les hommes. Mais bientôt cette nouvelle étude trompe ses espérances. Et il est bien près de revenir complètement et sans retour à Dieu quand il écrit cette pensée que je ne puis m'empêcher de rapporter à cette époque : « Dégoûté des études abstraites (ici, je résume quelques lignes), j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de l'ignorer pour être heureux ? (1) »

Cette « science que l'homme doit avoir », Pascal ne devait pas tarder à la posséder. Après la nuit de l'extase (23 novembre 1654), Pascal appartient à

sans parler des convertis devenus apologistes de profession, — un saint Augustin, un Lacordaire, un Gratry, — comparez, par exemple Chateaubriand, concevant, après sa conversion, son *Génie du Christianisme*. Il me semble que M. Boutroux n'est pas très éloigné de cette manière de voir quand il écrit dans son livre sur *Pascal* (p. 141) : « La vraie cause (de l'*Apologie*) était dans tout le passé et dans le génie de Pascal. »

(1) Ed. MICHAUT, 708. — BRUNSCHVICG, 144.

Port-Royal (1). Il est le plus rigoureux — Scherer disait le plus « étroit », le plus « fanatique » — des pieux solitaires, le plus soumis des chrétiens : les derniers moments de sa vie sont ceux d'un saint, et la seule ambition qu'il conserve, c'est de faire profiter les autres des vérités qu'il a enfin conquises.

Science de la nature, science de l'homme, science de Dieu, voilà donc, avec des alternatives diverses, les trois phases par lesquelles les hasards de la vie ont fait passer l'âme de Pascal. On verra si sa pensée en porte la trace.

Elle porte aussi la trace des lectures proprement philosophiques que nous savons avoir été les siennes. — Des trois traditions philosophiques qui auraient pu se disputer la direction de sa pensée, l'antiquité, Montaigne et Descartes (2), on peut dire qu'aucune ne lui fut complètement étrangère. De toute la philosophie antique il ne connaît guère, il est vrai, qu'Epictète. En revanche, Montaigne lui résume tous les arguments du scepticisme des anciens. Peut-être n'est-il pas indifférent de constater dès maintenant que Pascal semble avoir ignoré les grands métaphysiciens de l'antiquité, et que les seuls auteurs auxquels il s'attache sont des moralistes : car Epictète et Montaigne ne sont pas autre chose (3). Mais Descartes, ce devancier immédiat

(1) Je ne crois pas devoir mentionner ici, parmi les causes soi-disant déterminantes de la seconde conversion de Pascal le trop fameux accident du Pont de Neuilly. J'estime, en effet, que ce n'est là qu'une pure et simple légende : et c'est ce que j'ai essayé de montrer dans un article de la *Quinzaine* du 16 février 1902, *Une légende de la vie de Pascal : l'Accident du Pont de Neuilly.*

(2) J'omets, à dessein, Bacon, qui n'avait pas alors la réputation européenne que lui fit le siècle suivant. L'article que Bayle, dans son *Dictionnaire*, a consacré au philosophe anglais est d'une brièveté et d'une banalité dans l'éloge qui peuvent sembler singulières de la part de ce maître avéré des encyclopédistes.

(3) On a souvent étudié l'influence de Montaigne sur Pascal : on n'a jamais défini très nettement celle qu'a exercée sur lui

de Pascal, comment échapper à son influence ? Rien de plus curieux à étudier que les rapports intellectuels de ces deux grands hommes. Visiblement, Pascal n'aime pas Descartes. Il lui reproche son ambition philosophique, ses titres « fastueux » : *Des principes de la philosophie*, aussi vains que celui-ci : *De omni re scibili* (1). Il traitait de rêverie, au témoignage de Mme Périer, son opinion sur la matière et sur l'espace. Il veut écrire contre lui, parce qu'il approfondit trop les sciences (2). Il note :

Epictète ; on ne s'est même jamais bien demandé pourquoi Pascal avait fait au philosophe grec l'honneur de le considérer comme le chef des dogmatistes, de préférence à Platon, à Aristote ou à Descartes. A étudier de près l'histoire des idées au XVIIe siècle, on y démêle comme un courant stoïcien, qui, issu sans doute de la Renaissance, s'est frayé une voie plus ou moins souterraine à travers toute la philosophie et la littérature des deux derniers siècles et du nôtre. Il y a du stoïcisme dans Balzac, dans Corneille, dans Rotrou ; il y en a même dans Descartes et dans Spinoza (cf. les articles de MM. Boutroux et Brochard dans la *Revue de métaphysique* de juillet 1896). La Bruyère, Montesquieu, Vauvenargues, Rousseau surtout et Kant ont, eux aussi, subi l'influence du stoïcisme. Chose curieuse ! le XVIIIe siècle vit se multiplier les éditions et les traductions du *Manuel* d'Epictète, et à presque toutes les tentatives faites par la philosophie antichrétienne du temps pour séculariser la morale, on trouve associé le souvenir admiratif des doctrines et des vertus stoïciennes (cf. EGGER : *Histoire de l'Hellenisme*, t. II, pp. 289, 290). On sait, d'autre part, l'admiration si sincère et tant de fois exprimée d'un Renan, et surtout d'un Taine, pour les idées et le caractère des héros du Portique. Il y aurait tout un livre à écrire, — et qui pourrait être comme le pendant du beau livre que Guyau a consacré à *la Morale d'Epicure*, — sur *la Morale stoïcienne dans ses rapports avec les doctrines contemporaines*. Il est fort regrettable que Guyau n'ait pas écrit ce livre qu'il avait peut-être médité, ou, du moins, dont il avait rassemblé certains éléments (cf. l'appendice intitulé : *Stoïcisme et Christianisme : Epictète, Marc-Aurèle et Pascal*, dans l'ouvrage posthume de Guyau : *Education et Hérédité*, et ses deux éditions classiques de *l'Entretien avec M. de Sacy* et du *Manuel d'Epictète*). Cette étude, telle que je la concevrais, devrait comprendre un chapitre sur *Pascal et le stoïcisme*. J'essayerai peut-être un jour d'écrire cet intéressant chapitre d'une histoire posthume, mais non pas inglorieuse, de la philosophie stoïcienne.

(1) Ed. MICHAUT, 600 (22). — BRUNSCHVICG, 72.

(2) Ed. MICHAUT, 942. — BRUNSCHVICG, 76.

« Descartes. — Il faut dire en gros : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule ; car cela est inutile, et incertain, et pénible (1). » Enfin, d'après Marguerite Périer, Pascal ne pouvait pardonner à Descartes, « car il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a que faire de Dieu. »

A quoi tient une si constante hostilité ? D'abord à ce que Pascal, nous l'avons déjà observé, a peu de goût pour la métaphysique. C'est lui qui a écrit : « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après, ils craignent de s'être trompés (2). » Comment dans de telles dispositions d'esprit, aurait-il pu s'intéresser très vivement aux spéculations toutes métaphysiques de Descartes ? Joignez à cela l'insuffisance des considérations morales dans une philosophie qui ose, en si grave matière, parler de « provisoire » et s'y tenir. Il y avait là une lacune qui ne pouvait manquer de frapper et d'irriter Pascal. Car Pascal, comme l'ont remarqué et Sainte-Beuve et Vinet, est essentiellement un génie moral. C'est pour cette raison qu'il a surtout étudié des moralistes, Epictète et Montaigne. S'il se

(1) Ed. MICHAUT, 371. — BRUNSCHVICG, 79. — Sur les rapports de Pascal et de Descartes, voir encore Brunetière, *Jansénistes et Cartésiens*, dans *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, t. IV; F. Rauh, *La philosophie de Pascal*, dans les *Annales de la Faculté de Bordeaux*, 1891, et C. Adam, *Pascal et Descartes* dans la *Revue Philosophique*, 1887, t. II.

(2) Ed. MICHAUT, 541. — BRUNSCHVICG, 543.

dégoûte du monde, c'est parce qu'il y voit la science morale peu en honneur. S'il attaque les Jésuites, c'est surtout à cause de leur morale. S'il entreprend son grand ouvrage contre les athées, c'est pour les « convertir » à l'austère discipline de la morale chrétienne. Son premier soin est de réveiller en eux la préoccupation morale, et de leur faire comprendre toute l'importance du problème de l'immortalité de l'âme, cette question que Descartes élude avec une si singulière légèreté dans les lettres à la princesse Elisabeth. Enfin, quand Pascal passe en revue toutes les religions, la pureté de la morale est l'un des principaux « critériums » auxquels il a recours pour reconnaître la véritable ; et un moment même, il avait songé à la mettre en tête des preuves (1).

De là, nous pouvons déjà induire que la philosophie de Pascal sera avant tout une *philosophie morale :* c'est une idée morale qui l'inspire ; c'est une morale qu'elle a pour objet de fonder. Le génie de Pascal, ses lectures, les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé, tout le poussait dans cette voie.

II

« La première chose, écrit Pascal au début de son opuscule *sur la conversion du pécheur,* la première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle. »

(1) Cf. Edition MICHAUT, 845 et BRUNSCHVICG, 290 : « *Preuves de la religion — Morale, doctrine, miracles, prophétie, figures.* » — Cette pensée, que Faugère et Molinier ont reproduite, a été supprimée, on ne sait pourquoi, par Havet.

C'est cette vue toute nouvelle qui constituera pour nous la philosophie religieuse de Pascal.

Il semblerait que les *Pensées* seules dussent nous servir pour cette reconstitution ; et, à vrai dire, si nous n'avions pas les *Pensées*, nous serions assez embarrassés pour exposer une « philosophie de Pascal ». Nous aurions, sans doute, quelques aperçus isolés, mais pas de vue d'ensemble sur « les choses et sur l'âme », pour parler son propre langage. Pourtant, quand on étudie d'un peu près les œuvres du puissant écrivain, on s'aperçoit qu'il y a au fond plus d'unité dans sa pensée que peut-être ne l'a-t-il cru lui-même ; on reconnaît (et j'en ai déjà donné un instructif exemple), que les idées qu'il a professées dans la dernière période de sa vie ne sont pas si différentes qu'on pourrait le supposer de celles de ses précédents ouvrages. C'est cette unité que je voudrais pouvoir mettre en relief. Il n'y a donc aucun inconvénient à prendre en quelque sorte les *Pensées* pour base d'opération, et à les compléter au besoin, ou à les éclairer par des rapprochements avec les autres œuvres de Pascal.

De tout temps, la philosophie s'est présentée comme une enquête sur les plus hautes questions qui puissent intéresser l'homme. Or, pour Pascal, une enquête de ce genre est nécessaire, et voici les motifs qu'il en donne : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet. » Et la *pensée* 893, dont j'extrais

ce passage, est l'exposé le plus dramatique et le plus poignant des raisons qui légitiment ce qu'on a appelé depuis Pascal le « tourment de l'infini ».

Le problème philosophique par excellence, celui qui, à vrai dire, enveloppe tous les autres, c'est, d'après Pascal, celui de la nature et de la destinée de l'homme. Et il commence par nous dépeindre l'homme, ses contradictions, ses misères, sa petitesse et parfois sa grandeur, — avec quelle éloquence, chacun le sait (1). De cette peinture admirable, je ne veux retenir qu'un trait.

Placé à mi-côte entre l'infini de grandeur et l'infini de petitesse, l'homme est un infini par rapport au néant et un néant par rapport à l'infini. Il est naturellement un tissu des contradictions les plus étranges : il est en un mot « un monstre incompréhensible ». Mais ce monstre, les philosophes prétendent l'expliquer. Il s'agit donc d'examiner leurs prétentions. Pascal, qui, en sa qualité de géomètre, aime les simplifications à outrance, partage les philosophes en deux classes : les dogmatiques, ceux qui prétendent, à l'aide des seules lumières naturelles, découvrir l'absolue vérité ; les pyrrhoniens, ceux qui dénient à la raison le pouvoir d'atteindre aucune vérité certaine. Les uns exaltent la grandeur de l'homme, les autres sa faiblesse. Epictète est le chef des premiers, Montaigne est le chef des seconds. Et Pascal, reprenant avec une force nouvelle les arguments des sceptiques contre le dogmatisme, humilie cette « raison imbécile » et impuissante, la convainc de sa faiblesse. Un moment, on croit qu'il va conclure avec son maître Montaigne ; et en effet, il proclame « que le pyrrhonisme est le vrai » (2).

(1) Ed. MICHAUT, 335. — BRUNSCHVICG, 139.

(2) Ed. MICHAUT, 695. — BRUNSCHVICG, 432.

Mais non : cela ne peut lui suffire : « Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? Doutera-t-il s'il est ? On n'en peut venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point (1). » Voilà donc à quoi aboutit tout ce luxe d'appareil dialectique : à une fin de non-recevoir, semble-t-il, et au simple conseil de se fier à la « nature », en d'autres termes, de se rallier aux conclusions du sens commun. — Ne nous hâtons pourtant pas de conclure. Cette simple idée, comme jetée en passant, n'est peut-être pas aussi banale et aussi vulgaire qu'elle paraît au premier abord. M. Paul Bourget, dans une remarquable étude qu'il a jadis consacrée à Pascal (2), compare le procédé dialectique, par lequel celui-ci fait sortir la foi du pyrrhonisme, au procédé cartésien, grâce auquel, du scepticisme en apparence le plus absolu, on fait sortir une vérité solide qui présidera à la reconstruction prochaine. Il se pourrait fort bien que cette « nature qui fortifie la raison impuissante » ne fût pas une proposition plus insignifiante que le *Cogito*. Et il faut, pour s'en convaincre, étudier maintenant les « pensées de derrière la tête » de Pascal.

Avant tout, rendons-nous bien compte de la pensée dogmatique qui, visiblement, domine l'*Apologie*. « La foi, dit Pascal à chaque instant, est un don de Dieu », non « un don du raisonnement » (3).

(1) Ed. Michaut, 536, § 11. — Brunschvicg, 434.

(2) *Pascal*, dans *Etudes et Portraits*, t. I. (Lemerre, 1889), ou *Œuvres complètes de* Paul Bourget, *Critique*, T. II. L'article est de 1879.

(3) Ed. Michaut, 359. — Brunschvicg, 279.

Dès lors, peut-on lui demander, à quoi bon tenter de « convertir » les « athées » ? C'est que Pascal, reprenant ici l'idée que, dans sa première ferveur, il avait soumise à un directeur janséniste, croit que le raisonnement peut, dans une certaine mesure, frayer les voies à la grâce. « La conduite de Dieu, écrit-il, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce (1). » Et alors, voici le plan de Pascal. Après avoir démontré que la raison spéculative, la raison raisonnante est impuissante à expliquer l'homme et à supplanter la religion, il va démontrer que la raison commune, naturelle suffit pour légitimer, sinon pour établir, la vraie religion. S'il avait conclu avec Montaigne : Que sais-je ? c'est alors qu'on aurait pu l'accuser de « vertige mental » ; il n'aurait pu retrouver la religion que par une sorte de coup d'Etat de la foi sur l'intelligence, il aurait mérité tous les reproches que lui ont quelquefois adressés les néo-kantiens.

Ceci bien entendu, il semble que tout s'explique dans la marche suivie par Pascal. La raison naturelle — dirai-je relative ? — admet très bien les preuves morales, historiques. De là l'usage constant de ces preuves dans l'*Apologie*. Pascal remarque d'abord que le dogme chrétien du péché originel explique admirablement ce mélange de grandeur et de petitesse qui caractérise l'homme ; et c'est là une première présomption en faveur du christianisme. Mais ce n'est pas tout. Il y a une foule de religions qui se prétendent vraies. Comment les convaincre de fausseté ? Là encore, il faut recourir aux preuves morales et historiques. La pureté de la morale chrétienne, l'histoire singulière du peuple

(1) Éd. MICHAUT, 652. — BRUNSCHVICG, 185.

juif, les miracles, les prophéties, voilà qui prouve amplement, selon Pascal, aux yeux des gens raisonnables, la vérité du christianisme.

Supposons les vérités de foi admises par la raison. Est-ce à dire qu'*au regard de cette dernière* (1), elles soient vraies d'une certitude absolue, et en quelque sorte géométrique ? Mettrons-nous sur le même plan le dogme du péché originel et les propositions suivantes : Deux et deux font quatre ; la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits ? Non ; Pascal ne se fait pas d'illusion à cet égard. Il sait que dans les choses morales et historiques il ne faut pas chercher la vérité rigide des sciences mathématiques ; il ne confond nullement la certitude logique et la certitude morale. Or, l'histoire ne donne que cette dernière sorte de certitude. Et tel est le sens de cette fameuse parole de Pascal dont on a mené si grand bruit en lui prêtant une signification absolument sceptique : « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine (2). » Remarquez toutefois qu'il ajoute : « Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain ; et qu'il y a plus de certitude à la religion que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n'est

(1) Ceci n'est qu'un point de vue, — ai-je besoin de le faire observer ? — et un point de vue pour ainsi dire tout provisoire : le point de vue du philosophe, de l'apologiste, non du chrétien. A ce dernier point de vue, qui, pour Pascal, seul compte en définitive, la religion est une *vie :* comme telle, elle s'expérimente ; au fur et à mesure qu'on la vit avec plus de plénitude, elle révèle davantage la vérité de son contenu ; et la certitude morale dont nous parlons ici se change en une certitude qui remplit l'âme tout entière, et qui laisse bien loin derrière la certitude tout intellectuelle que procurent les sciences positives.

(2) Ed. Michaut, 331. — Brunschvicg, 234.

pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit, mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, *on agit avec raison.* » — Ainsi donc, la religion est humainement, rationnellement parlant, fondée sur un calcul de probabilité. Elle n'est pas certaine, si l'on veut, parce que la raison ne nous livre aucune certitude vitale ; mais elle est plus probable que n'importe quelle chose humaine. — Et à ceux qui se plaindraient de n'avoir pas assez de motifs rationnels pour croire, Pascal répond par cette mémorable parole : « *Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté* (1). » Un acte de bonne volonté, voilà donc ce que Pascal réclame de ceux qu'il veut amener à se convertir. Il dirait volontiers comme Socrate : c'est un beau risque à courir. Mais cet acte de volonté — qui est libre, donc méritoire, « car le cœur aime l'être universel naturellement et soi-même naturellement, *selon qu'il s'y adonne,* et se durcit contre l'un ou l'autre *à son choix* » (2), — nous fait pénétrer dans l'ordre de la charité ou de la grâce. A ce point de vue, il ne peut plus être question de probabilité : c'est la certitude pleine et entière, fruit de la grâce, qui devient la récompense de nos efforts.

Enfin, à ceux que ces considérations toutes morales ne pourraient encore convaincre, aux utilitaires de l'époque, si je puis ainsi parler, Pascal va proposer un dernier et suprême calcul : Vous

(1) Ed. Michaut, 108. — Brunschvicg, 501.

(2) Ed. Michaut, 11. — Brunschvicg, 277.

n'êtes pas chrétiens, leur dit-il. Mais le christianisme peut être vrai, je viens de démontrer qu'il n'est nullement absurde. Au cas où il serait vrai et où vous ne l'auriez pas embrassé, c'en est fait de vous et de votre bonheur éternel. S'il est faux, vous ne perdrez que peu de chose : à savoir les fausses joies de cette vie. Or, votre condition est telle que vous devrez forcément prendre parti pour l'une ou l'autre de ces deux alternatives : être chrétiens et vous sauver, si le christianisme est vrai ; — être damnés éternellement, si le monde a tort. N'est-il pas sage et raisonnable de parier pour l'alternative qui vous assure la plus grande somme possible de bonheur, c'est-à-dire pour le christianisme ? C'est l'argument célèbre connu sous le nom de règle des partis. Il est d'ailleurs bien évident qu'ici Pascal ne s'adresse qu'à une classe d'adversaires : à ceux que je viens d'appeler les utilitaires (1). J'avoue que le

(1) M. Lanson (dans un remarquable article de la *Grande Encyclopédie* sur *Pascal*) va même jusqu'à soutenir que le fragment du pari « n'a peut-être jamais été destiné à l'*Apologie* et n'est vraisemblablement qu'une esquisse d'un discours ayant en vue la conversion de certaines personnes ». Et un peu plus loin, il déclare que « cet étrange morceau était destiné sans doute à faire effet sur quelque géomètre libertin ». — L'hypothèse est ingénieuse ; elle peut encore s'appuyer sur ce fait que la *Préface* de l'édition de Port-Royal et le *Discours sur les pensées de M. Pascal* (par Filleau de la Chaise) qui, comme l'on sait, reproduisent une « conférence » de 1657 ou 1658, dans laquelle Pascal a esquissé le dessein de son *Apologie*, que ces deux morceaux, dis-je, ne font aucune allusion à l'argument du pari ; mais je crois cependant cette conjecture bien téméraire, et, pour ma part, jusqu'à plus ample information, je me refuserais à l'accepter. Si elle était fondée en effet, je ne m'expliquerais guère que les éditeurs de Port-Royal, qui devaient savoir à quoi s'en tenir, eussent fait figurer le fragment dans leur édition. Nous ne savons pas, j'en conviens, raccorder toujours entre elles les diverses pièces de l'œuvre de Pascal. Mais lui l'aurait bien su ; et il est de toute prudence de ne pas trop chercher à se substituer à lui. — Sur le sens et la portée encore actuelle de cet argument, voir Léon Lescœur, *De l'ouvrage de Pascal contre les athées* (Dijon, 1850), l'étude de M. Ch. Renouvier, *le Pari de Pascal et le Pari de M. W. James* (*Critique philosophique*,

calcul qu'il leur propose n'est pas fait pour séduire certaines âmes délicates auxquelles il répugnerait de faire, même en pareille matière, une sorte de placement à gros intérêts. Aussi Pascal, qui avait l'âme trop grande pour s'abaisser à des considérations d'ordre aussi vulgaire, n'insiste-t-il pas outre mesure là-dessus. Et l'on sent bien que ses préférences sont acquises à ceux qui croient spontanément par sentiment, « parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme ». Il ajoute : « Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration (1). La religion chrétienne *qui seule a la raison*, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration : ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire ; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules

12 septembre 1878), celle de M. Sully Prudhomme (*Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1890), les pages encore de M. Renouvier dans sa *Philosophie analytique de l'Histoire*, 1900 (Livre XIV, chap. IV), et surtout l'article si pénétrant et si lucide que M. Lachelier a trop modestement intitulé *Notes sur le pari de Pascal* (*Revue philosophique* de juin 1901) : cet article a eu pour « cause occasionnelle » un article de MM. Dugas et Riquier sur *le Pari de Pascal* (*Revue philosophique* de septembre 1900). M. Dugas y a répondu dans la *Revue occidentale* (*le Pari sur Dieu*, septembre 1901). De l'article de M. Lachelier je détache les lignes suivantes : « On ne peut nier, dit l'éminent philosophe, que le pari de Pascal ne soit, comme tout pari, un acte intéressé ; mais il faut aussi reconnaître, d'abord que l'intérêt qui s'y attache n'est pas d'ordre sensible ; et ensuite, que l'affirmation pratique dans laquelle il consiste n'est autre chose que la pratique de toutes les vertus. » (p. 640). — Voir plus loin, p. 56, n. 2.

(1) On notera que ces trois procédés correspondent trait pour trait aux trois ordres de réalités que distingue Pascal, dans une page célèbre que je cite un peu plus loin, et qui symbolise et résume toute sa philosophie : l'ordre de la matière, l'ordre de l'esprit, l'ordre de la grâce. Evidemment, ce parallélisme n'est pas une simple rencontre.

peuvent faire le vrai et salutaire effet (1). »

Mais la nature humaine éprouve à accepter le joug divin une répugnance si invincible que peut-être ne se rendra-t-elle pas encore. « Et pourtant, nous ne *pouvons* pas croire » : voilà l'objection dernière, presque irréfutable, à laquelle va se heurter Pascal. Il le sait : aussi ne réclame-t-il de nous que de la bonne volonté : il nous supplie de « diminuer nos passions (2) », de « quitter les plaisirs », de « faire comme ceux qui croient », de « prendre de l'eau bénite », de « faire dire des messes », de « plier l'automate », de « nous abêtir enfin (3) » : Dieu fera le reste, et nous donnera la grâce.

En résumé, dans l'acte de croire, le cœur et la volonté ont bien, d'après Pascal, une part prépondérante (4) ; mais la raison y peut conduire. Je voudrais maintenant montrer que cette théorie n'est pas isolée dans Pascal, qu'elle n'est pas seulement applicable aux questions religieuses et morales,

(1) Ed. MICHAUT, 33. — BRUNSCHVICG, 217.

(2) Ed. MICHAUT, 6. — BRUNSCHVICG, 233.

(3) Au dire de M. Jules Lemaître (*Contemporains*, t. VI, p. 17), c'est Veuillot qui a donné « le plus pénétrant, le plus admirable commentaire du mystique abêtissez-vous de Pascal ». M. Lemaître a raison. Et il faut citer au moins quelques lignes de cette page trop peu connue : « En vrai catholique et en vrai philosophe, Pascal, s'adressant à l'orgueil humain fatigué de n'arriver qu'au doute, lui conseille d'abandonner ses ténébreux systèmes, de s'humilier et de prier, afin que la grâce, secondant cette part meilleure de sa raison qui lutte encore pour la foi, la fasse triompher... » (Voir la suite au tome I, p. 371, des *Mélanges* de Veuillot.)

(4) « La volonté, dit-il ailleurs (Ed. MICHAUT, 348, BRUNSCHVICG, 99), la volonté est l'un des principaux organes de la créance. » C'est le mot même de saint Thomas : *In cognitione fidei principalitatem habet voluntas*. Et l'on rapprochera aussi de ce mot si souvent cité de Pascal : « Il faut mettre notre foi dans le sentiment » (Ed. MICHAUT, 424, BRUNSCHVICG, 252) la parole de Bossuet : « La seule voie qui mène à Dieu, c'est l'amour. » — La théorie de Bossuet a été bien finement exposée par M. Rébelliau dans son *Bossuet* de la *Collection des grands écrivains français* (Paris, Hachette, 1900, p. 88-89).

qu'elle repose, en un mot, sur une conception très originale et très profonde de la nature humaine.

Et d'abord, qu'est-ce que Pascal entend au juste par « le cœur » ? « Le cœur, dit-il, a son ordre : l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour, cela serait ridicule. Jésus-Christ, saint Paul, ont l'ordre de la charité, non de l'esprit, car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même (1). » Et ailleurs : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle... De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel (2). » Ailleurs encore, exprimant la même idée sous une autre forme, il écrit : « Il y a trois ordres de choses, la chair, l'esprit, la volonté (3). »

Mais voici qui devient plus étrange : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre... Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace, temps, mouvement, nombres,* est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout

(1) Ed. Michaut, 156. — Brunschvicg, 283.

(2) Ed. Michaut, 138. — Brunschvicg, 793.

(3) Ed. Michaut, 217. — Brunschvicg, 460.

son discours. *Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace,* et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a pas deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre (1). *Les principes se sentent, les propositions se concluent ;* et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir.

« Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût

(1) Cf. dans le premier fragment sur l'*Esprit géométrique* (*Opuscules et Pensées*, éd. Brunschvicg, p. 169-170) un passage très remarquable où les mêmes idées sont exprimées avec beaucoup de force. Pascal n'y parle pas du *cœur*, cette fois, mais de *la nature*, ce qui, dans sa pensée, revient absolument au même. Voici cette page : « On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis ; et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses ; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques ; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications. Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage ? Cependant il y a de bien différentes opinions touchant l'essence du temps... » M. Brunschvicg commente ingénieusement cette page de la manière suivante : « La science humaine est ainsi suspendue à une sorte d'instinct, de sens commun, qui ne se prête pas à l'analyse, qui s'impose à l'esprit, parce que son objet est réel. Cette nécessité de recourir à une foi immédiate est un échec pour la raison raisonnante, et Pascal en triomphera avec les Pyrrhoniens ; mais c'est aussi, pour lui, la preuve que dans les sciences humaines, et dans la plus rigoureuse de toutes, les principes sont immédiatement sentis, et que la raison conduit à la foi. »

à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien ; elle ne nous a, au contraire, donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par raisonnement.

« Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais *ceux qui ne l'ont pas, nous ne pourons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut* (1). »

Il me semble que dans cette page apparaît clairement la pensée dernière de Pascal. Cœur, charité, foi, volonté aimante, instinct, sentiment, nature, voilà qui désigne pour lui une seule et même chose ; et ce quelque chose est ce qu'on pourrait exprimer d'un seul mot : l'*intuition*. Mais l'intuition n'a pas seulement et uniquement droit de cité dans l'ordre religieux : elle pénètre toutes les facultés de l'homme, elle est à la base de toutes ses démarches. La raison même ne peut se passer d'elle : il faut croire en la raison et dans les principes qui la constituent pour raisonner. En d'autres termes, pas d'activité, même purement intellectuelle, sans un acte de foi préalable. On voit les conséquences, et comme le point de vue s'élargit. La religion n'est pas une exception, une province isolée dans l'homme : les procédés qui lui sont propres se retrouvent au fond de toutes les spéculations humaines, et la raison discursive, qui est d'un autre ordre, et d'un ordre infiniment inférieur, n'a pas plus le droit de les juger que de les rejeter.

(1) Ed. Michaut, 420. — Brunschvicg, 282.

Nous touchons si bien là le fond même, le fond intime et permanent de la pensée de Pascal, et l'interprétation que nous en proposons est si peu arbitraire, que l'examen des opuscules antérieurs à l'*Apologie*, bien loin de la contredire, la confirme et la précise. Ainsi, dans son *Discours sur les passions de l'amour,* Pascal écrit : « Il y a deux sortes d'esprit : l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors, il connaît ce qui se passe au dedans (1). » Rapprochons ce passage d'une pensée célèbre : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale : c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit (2). »

Si nous comparons ces deux passages, nous voyons, d'une part, que de l'esprit géométrique et discursif dépendent toutes les sciences ; que, d'autre part, l'esprit de finesse, qui embrasse tout « d'une vue » est valable dans tous les ordres où le sentiment intervient : à savoir les affections, les choses de l'ordre esthétique (que représente ici l'éloquence) et les choses de l'ordre moral (3). Est-ce que cela

(1) *Discours sur les passions de l'amour*, nouvelle édition par G. MICHAUT (Paris, Fontemoing, pet. in-18, 1900, p. 6). Cf. aussi les deux fragments de *l'Esprit géométrique*.

(2) Ed. MICHAUT, 480. — BRUNSCHVICG, 497.

(3) Je crois reprendre ici quelques vues de M. Ravaisson dans un très pénétrant article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1887 sur *la Philosophie de Pascal*.

ne revient pas à dire qu'il y a dans les choses humaines une foule d'objets sur lesquels le raisonnement n'a pas de prise, et qu'on dénature en les analysant ? On ne démontre pas l'amour, dit Pascal, et l'on ne démontre pas davantage le goût et le dévouement (1). Tout ce qu'on peut faire, *au point de vue rationnel*, c'est d'établir que ceux qui, spontanément, naturellement, aiment Dieu et leurs semblables, goûtent les œuvres d'art et se dévouent, que ceux-là, dis-je, ont *probablement* raison d'agir ainsi. Et nous disons : *probablement*, car si tout était clair, si nous étions sûrs d'atteindre une certitude mathématique dans cet ordre de questions, nous n'aurions plus aucun risque à courir : le mérite, le dévouement, le don spontané et sans réserves de la personne, à savoir ce qu'il y a de plus beau dans l'amour, tout cela ne serait plus qu'un vain mot.

III

J'ai essayé d'exposer les principales idées philosophiques de Pascal et d'en marquer l'enchaînement logique. On voit que le trait original et profond de cette philosophie, c'est de montrer que la raison raisonnante ne se suffit pas à elle-même ; qu'à la base de toutes les opérations de notre esprit, il y a un acte de foi initial et nécessaire ; que, dès lors, il n'est rien d'étonnant, lorsqu'on arrive aux problèmes les plus élevés de l'ordre esthétique, moral et surtout religieux, que l'acte de foi devienne plus

(1) On voit le rapport qu'il y a entre cette idée, et l'argumentation qui fait le fond du *Genie du Christianisme*. — Cf. encore ce mot de Taine : « Si l'on veut comprendre une œuvre d'art, *il faut y croire*. » (*Introduction* au livre *The Hundred greatest men*, vol. II, Londres, 1879.)

nécessaire encore. Mais ici, ce n'est plus la simple intuition des principes premiers : l'intuition s'épure, elle se rapproche de plus en plus d'une sorte de raison surnaturelle ; elle devient action, elle détermine la volonté. Une philosophie morale de la bonne volonté, voilà donc la philosophie qu'a voulu édifier Pascal. Il y en a sans doute d'aussi originales et d'aussi sincères : on peut douter qu'il y en ait beaucoup d'aussi profondes, d'aussi vraiment vivantes et, pour dire le mot, d'aussi *actuelles*.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, philosophes et savants s'accordaient à ne voir dans l'homme qu'un pur esprit. Ils professaient le plus parfait dédain pour ce qu'on appelait autrefois « les besoins moraux » de l'humanité ; ils prenaient en pitié ceux qui s'intéressaient encore au tragique « problème de la destinée » ; ils ne niaient pas assurément la réalité et la nécessité des questions morales, mais ils en ajournaient indéfiniment l'étude et la solution (1). Taine écrivait un traité *de l'Intelligence*, et nous faisait espérer un livre sur *la Volonté* qu'il ne nous a jamais donné (2). « Nous vivons de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide, » avouait Renan à son tour ; et l'on sait comme il a fini par prendre gaiement son parti de cet inquiétant état de choses. A bien des signes, on peut

(1) Et cela, non pas seulement en France. Le philosophe allemand Wundt, « dans un intéressant article du *Mind* (octobre 1877), nous apprend que sur un ensemble de cinq cent trente-huit cours professés dans les universités de langue allemande pendant les six semestres de la période 1874-1877, trente-deux seulement ont été consacrés à la morale. Encore bon nombre de ces derniers ont-ils été professés dans les facultés catholiques autrichiennes. » (Cf. Th. RUYSSEN : *la Morale dans la philosophie allemande contemporaine,* 2 art. de la *Revue de métaphysique et de morale*, mars et septembre 1895.)

(2) On a publié récemment la première esquisse de ce dernier livre telle qu'on l'a retrouvée dans les papiers de Taine. (*Revue philosophique* de novembre 1900).

reconnaître que le règne de cette philosophie tout intellectualiste est en train de s'achever. Nous voulons enfin une philosophie plus humaine qui, sans rien sacrifier des droits de la raison, donne satisfaction aux exigences du cœur et fournisse une règle à la volonté. Schopenhauer et Secrétan, le dernier Taine et Auguste Comte, pour ne parler ici que des morts, ont enseigné à quelques-uns des plus « libres esprits » de ce temps que l'intelligence n'est pas tout l'homme, et que « le cœur aussi a ses raisons que la raison ne connaît pas... »

Et la leçon a porté ses fruits. De toutes parts aujourd'hui on se retourne vers celui qui le premier a prononcé cette mémorable parole ; de toutes parts on revient à lui, on s'inspire de lui ; il est redevenu un des maîtres de la pensée contemporaine. Que de fois, sous la plume de nos philosophes, de nos écrivains, de nos apologistes, de nos savants même ne retrouvons-nous pas quelques-unes de ses idées les plus ingénieuses ou les plus profondes, et souvent même les plus saisissantes de ses formules ! Que d'études pénétrantes et pieuses ne lui a-t-on pas consacrées depuis vingt ans ! Que d'éditions n'a-t-on pas données de ses *Pensées* (1) ! Et enfin parmi tous ceux qui n'ont rien écrit sur Pascal, combien il en est qu'on pourrait citer, et qui admirateurs secrets ou même disciples tout intimes de cet Epictète chrétien, se sont nourris de son dernier livre, se le sont converti en sang et en nourriture, en ont fait la substance de leur pensée et de leur vie morale !

Pourquoi donc cette singulière survivance ? Pourquoi seul peut-être de tous les écrivains du passé, est-ce Pascal qui nous émeut et nous trouble le plus ?

(1) Chacun de ces points mériterait et appellerait sans doute de longs développements. On a essayé d'en fournir quelques-uns dans la seconde partie de ce travail.

Nous le comprenons mieux que Bossuet lui-même, « ce demi-dieu de la prose française (1) » ; et il semble que, s'il vivait encore parmi nous, il nous comprendrait mieux aussi qu'aucun de ses contemporains... Mais que dis-je ? s'il vivait ! Il vit, n'en doutons pas, au milieu de nous ; il est des nôtres : sa pensée s'est comme incorporée à la nôtre. Car d'où viendrait, sans cela, l'admiration tendre et passionnée que notre siècle lui a vouée ? Dira-t-on, pour en rendre compte, avec M. Bourget, que, de tous les ennemis du scepticisme nul n'a mieux compris ses adversaires, — qu'il représente « l'âme religieuse dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus épouvanté », — et qu'il est enfin « l'un des princes du style » ? — On peut ajouter, si l'on veut, qu'en ce siècle de lyrisme, on a aimé à retrouver dans un pur classique, un poète religieux, digne de rivaliser avec notre Lamartine ou notre Vigny (2). Et l'on peut dire enfin que cet apologiste laïque et ce géomètre de génie offrait à notre raison difficile et défiante le trop rare et séduisant spectacle d'une foi plus personnelle en quelque sorte et plus éprouvée que s'il eût été, comme Bossuet par exemple, un prêtre de profession (3), et qu'on eût nourri sa jeunesse

(1) Cette expression est de M. Bourget.

(2) Je trouve cette idée très ingénieusement développée par M. G. LARROUMET (*Etudes de littérature et d'art*, t. I : *Les Origines françaises du Romantisme*, p. 226-229).

(3) Il me semble que Bossuet a eu assez nettement conscience de cette sorte d'infériorité native que lui constituait son « métier » d'apologiste aux yeux d'un certain public, et, si les dates le permettaient, on pourrait se demander s'il ne songe pas à Pascal, quand il dit : « Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Evangile, fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs ; on dit qu'*ils le font d'office* ; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme *que l'on croit du monde*, simplement et sans affectation propose de bonne foi

non de science positive, mais de métaphysique abstraite. Mais si, sceptiques ou chrétiens, nous ne pouvons lire Pascal sans être profondément remués ou ébranlés, il y en a une raison plus profonde : c'est que nous reconnaissons en lui un de nos frères ou de nos ancêtres intellectuels. Le premier peut-être d'entre les modernes, il a posé avec une netteté saisissante, en apportant des arguments qui n'ont guère vieilli, quelques-unes des questions vitales de l'heure présente ; les problèmes qu'il agite, ce sont ceux qui nous obsèdent ; les questions qu'il discute, il les pose dans les termes précis où nous exigeons qu'on les pose (1) ; les solutions qu'il en fournit, ce sont celles auxquelles tout l'effort de la pensée moderne

ce qu'il sent de Dieu en lui-même, quand *il ferme la bouche à un libertin* qui fait vanité du vice ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels ! » (*Panégyrique de sainte Catherine*, édition LEBARQ, t. IV, p. 48). C'est vers 1661 que Bossuet s'exprimait ainsi.

(1) Notons ici un point, entre beaucoup d'autres. « Avec une admirable netteté de vue, a dit excellemment M. Lanson (*Grande Encyclopédie*, article cité), Pascal a posé la question comme elle devait être posée, comme l'exégèse de notre siècle devait la poser. Ce que les Strauss et les Renan ont essayé de remplir, c'est le cadre tracé par Pascal : prendre la religion comme un *fait*, la traiter comme telle à l'aide de la critique des témoignages et des documents, rechercher si le contrôle minutieux des faits laisse nulle part apparaître le surnaturel, c'est justement la méthode que Pascal, avant 1660, avait prescrite comme la seule capable de mener à un résultat certain. A cette date, poser le problème religieux comme un problème essentiellement historique et philologique, c'était un coup de génie. » Voyez sur ce point le témoignage identique de Scherer (*Mélanges d'histoire religieuse*, Paris, 1864, p. 103). On observera enfin que Bossuet, un peu partout dans son œuvre, mais plus particulièrement dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle*, avait commencé par suivre la voie ouverte par Pascal. Il est vrai qu'il s'est ensuite ravisé, et qu'il a eu peur des hardiesses de Richard Simon. On aimerait à croire que, si Pascal avait pu achever son œuvre, il eût été plus conséquent et moins timide. Bossuet, pourrait-on dire, à travers Richard Simon, a comme deviné Renan, et il a reculé d'épouvante. Pascal, lui, eût été homme à voir — ou à prévoir — par delà Renan.

nous conduit. Ainsi s'explique l'influence singulière qu'aujourd'hui, plus visiblement que jamais, il continue à exercer sur la direction de notre pensée. Cette philosophie de la liberté que de proche en proche nous voyons renaître autour de nous, c'est la sienne. Les théories toutes contemporaines de la croyance, dans leurs parties vraiment solides et durables, ce sont les siennes (1). Son admirable conception des trois ordres, si pénétrante et si profonde, est reprise de nos jours par nombre de penseurs qui y voient avec raison la réponse la plus satisfaisante qu'on ait faite encore à la question sans cesse renaissante des rapports de la philosophie et de la science, de la raison et de la foi, le meilleur moyen qu'on ait encore trouvé de concilier toutes les exigences de notre être, et de « remplir tous nos besoins. » Quelques-uns des plus puissants esprits de notre époque s'inspirent manifestement de lui : ils l'avouent ; ils le reconnaissent comme un de leurs maîtres ; et longtemps encore ils viendront puiser à son œuvre, comme à l'une des sources les plus profondes et les plus pures de la vie spirituelle et morale.

(1) Cf., entre autres travaux, le mémoire de M. Renouvier intitulé : *Doute et croyance*, dans *l'Année philosophique* de 1895 (Alcan, in-8°) ; — et surtout l'article de M. Brunetière sur *les Bases de la croyance*, (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1896), article qui, comme l'on sait, sert de préface à la traduction d'un livre déjà célèbre de M. Balfour sur le même sujet. Voir aussi, dans un livre dont on ne saurait trop recommander la lecture, *l'Inquiétude religieuse*, par Henri Brémond (2e édition, Paris, Perrin) la pénétrante étude où l'auteur rapproche de la théorie de M. Brunetière certaines idées trop peu connues en France de cet admirable Newman.

DEUXIÈME PARTIE

Pascal et nos contemporains.

Il m'est arrivé d'écrire que la pensée contemporaine est comme hantée et obsédée par Pascal ; et l'idée et la formule ont, comme il était naturel, soulevé çà et là quelques protestations. Loin de les retirer, je voudrais essayer de les justifier l'une et l'autre un peu plus longuement que je ne l'ai pu faire encore, et cela de la seule manière qui convienne, en ramassant des faits et en laissant parler des textes. Il va sans dire, d'ailleurs, que le Pascal dont je parle, c'est le Pascal des *Pensées*, non pas celui des *Provinciales*, admirable écrivain certes, logicien et pamphlétaire de génie, mais dont l'œuvre a un peu vieilli, et nous offre, semble-t-il, un intérêt surtout historique et littéraire. La meilleure preuve, c'est qu'on ne réimprime guère les *Provinciales* : et si l'on veut un point de comparaison instructif, éloquent, on n'a qu'à songer précisément aux éditions récentes des *Pensées*.

Celles-ci sont légion et il y en a de toutes sortes : éditions savantes, philologiques ou critiques ; éditions classiques ; éditions philosophiques ou rationalistes ; éditions confessionnelles, catholiques ou protestantes. Pour nous en tenir aux dix dernières années seulement, je compte au moins six éditions

nouvelles (1) et qui toutes, ou presque toutes, à des titres divers, méritent d'être consultées : l'édition Gidel (2), l'édition Didiot (3), l'édition Guthlin (4), l'édition Michaut (5), l'édition, ou plutôt les deux éditions Brunschvicg (6), l'édition ou plutôt les deux éditions Margival (7).

Trouvera-t-on cette statistique et cette bibliographie trop peu probantes, ces données trop matérielles, ces chiffres et ces faits insuffisamment révélateurs ? Dira-t-on qu'il y a là une simple coïncidence toute fortuite et que d'ailleurs la présence des *Pensées* de Pascal sur les divers programmes d'examens peut suffire à expliquer cette remarquable

(1) Dans le même laps de temps, je ne trouve à signaler pour les *Provinciales* qu'une seule édition vraiment nouvelle, la petite édition classique de l'abbé Vialard, chez Poussielgue (1891). L'édition des *Grands Ecrivains français* (chez Hachette), dont le dernier volume a paru en 1895 avait été commencée par Faugère en 1887. Cinq sur six de ces éditions nouvelles des *Pensées* ont paru en moins de deux ans (1896 et 1897). Et sans parler des éditions stéréotypées, comme celles de Lahure, de Louandre, de Havet, qui sans doute ont continué à se vendre (cette dernière accuse précisément un cinquième tirage en 1897), il faut encore signaler en 1897 également, chez Leroux, une réimpression de l'édition que Faugère avait publiée en 1881, chez Andrieux et qui, comme l'on sait, a fait date dans l'histoire de la constitution du texte des *Pensées*.

(2) *Pensées de Pascal*, choix et extraits, édition classique, par Ch. Gidel, Paris, Garnier, 1891.

(3) Chez Desclée et Brouwer, Paris, 1896.

(4) Chez Lethielleux, Paris 1896 (avec une intéressante introduction).

(5) *Les Pensées de Pascal*, disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque Nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par Gustave Michaut, Fribourg (Suisse), Veith, et Fontemoing, Paris, 1897.

(6) Blaise Pascal, *Opuscules et Pensées*, publiés avec une introduction, des notices et des notes, par Léon Brunschvicg, Paris, Hachette, 1897, 1901.

(7) Pascal, *Pensées*, édition classique, par l'abbé Margival, Paris, Poussielgue, 1897, 1899 (avec une intéressante introduction).

floraison d'éditions récentes? — On pourrait au moins répondre que, depuis que Villemain, pour jouer un tour à la célèbre Compagnie, a fait placer les *Provinciales* au programme de l'enseignement secondaire, elles n'ont guère cessé d'y figurer, qu'elles y figurent à l'heure actuelle, et que pourtant on ne voit pas les éditions du fameux pamphlet se multiplier comme celles des *Pensées*. Mais faisons comme si nous acceptions l'objection, et, pour le moment, consentons à ne point séparer l'une de l'autre les deux grandes œuvres du grand écrivain. Une chose paraît bien certaine : c'est que Pascal, depuis quelques années, est, de la part des esprits les plus divers, l'objet d'une attention particulière. Les professeurs d'Université, et non pas seulement des « littérateurs », mais des philosophes de carrière, le prennent volontiers pour sujet de leurs cours. En une seule année, 1897, à Paris, dans nos trois grands établissements d'enseignement supérieur, à la Sorbonne, à l'Ecole Normale, au Collège de France, on pouvait entendre parler de Pascal M. Boutroux (1), M. Lanson, M. Nourrisson ; en province, à l'Université de Lyon, tel était aussi le sujet du cours d'histoire de la philosophie qu'avait choisi M. Alexis Bertrand. L'un de ces cours, celui de M. Boutroux, fut presque un événement parisien : par l'autorité de la parole, par la sincérité et l'involontaire émotion de son accent, par l'intérêt passionnant aussi de son sujet, le maître retenait autour de sa chaire un nombreux, un fidèle auditoire : on allait « en Pascal » comme il y a deux siècles on allait « en Bourdaloue ». De ces cours, d'importants travaux sont sortis : le livre de M. Bou-

(1) Je crois savoir qu'un autre philosophe, M. Lévy-Bruhl, avait eu l'intention, en 1897 également, de traiter de Pascal.

troux (1) sur Pascal — qu'on a déjà traduit en anglais, — divers articles de M. Lanson (2), et ces travaux n'ont pas peu contribué à renouveler la « littérature » pascalienne.

Celle-ci, au demeurant, depuis une quinzaine d'années, s'enrichit presque tous les jours. Il faudrait sans doute plusieurs pages pour dénombrer tous les articles, brochures ou livres qu'on a, au cours de cette fin de siècle, consacrés à l'auteur des *Pensées*.

Quelques-uns des maîtres les plus distingués de la critique et de la pensée contemporaine ont tenu à honneur de s'expliquer sur son compte : Scherer (3) et M. Bourget (4), Ravaisson (5) et Joseph Bertrand (6), Sully Prudhomme (7) et M. Brunetière (8).

(1) *Pascal* par Emile Boutroux, membre de l'Institut, 1 vol. in-16, de la *Collection des grands écrivains français*, Paris, Hachette, 1900. Les deux cours de M. Boutroux sur *Pascal* et sur *la Doctrine de Pascal* ont été en partie publiés par le *Bulletin de l'Union pour l'action morale* (1897) et par la *Revue des Cours et Conférences* (1898). Il n'y a guère qu'un point essentiel sur lequel, à mon très grand regret, il me soit décidément impossible d'accepter les conclusions de M. Boutroux : c'est sur la question des *Provinciales*.

(2) Gustave Lanson, article *Pascal* dans la *Grande Encyclopédie* (1899), *les Provinciales et le livre de la théologie morale des Jésuites* (*Revue d'Histoire Littéraire de la France* du 15 avril 1900) et *Après les Provinciales* (*Rev. d'Hist. Litt.* de janvier 1901).

(3) Scherer, *La Religion de Pascal* dans ses *Etudes critiques sur la litterature contemporaine*, 1887. Tome XI, Paris. C. Lévy.

(4) Paul Bourget. *Pascal* (1879), dans ses *Etudes et portraits*, tome I (Lemerre, 1889), ou *Œuvres complètes de Paul Bourget*, (*Critique*, tome II, Paris, Plon, 1901).

(5) Ravaisson, *la Philosophie de Pascal* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1887).

(6) Joseph Bertrand, *Blaise Pascal*, Paris, Lévy, 1891.

(7) Sully Prudhomme, *Examen du Discours sur les passions de l'amour ; le Pyrrhonisme, le Dogmatisme et la Foi dans Pascal ; le Sens et la Portee du pari de Pascal* (*Revue des Deux-Mondes* des 15 juillet, 15 octobre, 15 novembre 1890) ; *la Méthode de Pascal* (*Revue de Paris* du 1er septembre 1894).

(8) F. Brunetière, *le Problème des Pensées de Pascal ; De quelques travaux récents sur Pascal ; des Provinciales, à pro-*

Ces deux derniers sans doute n'ont pas dit leur dernier mot sur ce grave sujet : Sully Prudhomme nous a promis tout un livre sur les *Preuves du christianisme d'après Pascal*, et je crois que l'orateur de combat qu'est M. Brunetière n'a pas renoncé à nous parler longuement quelque jour de « celui de nos écrivains qu'il aime et respecte le plus ». On a fondé récemment une *Revue Bossuet* et une *Revue Bourdaloue :* si l'on fondait aussi une *Revue Pascal*, ce ne sont pas les « pascalisants » qui manqueraient pour l'alimenter.

Ouvrons quelques-uns de ces livres ou de ces articles que Pascal a visiblement inspirés ; ouvrons-en d'autres encore, où à première vue rien ne trahit l'influence même lointaine de l'apologiste des *Pensées*. Voici un roman tout récent, d'une inspiration très profondément et très violemment antichrétienne, la *Maison du péché*, par M[me] Marcelle Tinayre : l'auteur assurément n'aime point Pascal ; mais elle l'a lu d'assez près et cela non pas seulement parce qu'elle le cite, mais parce qu'elle l'interprète non sans intelligence, et l'intérêt du livre est fait en partie de la curieuse répulsion qu'éprouve l'écrivain à l'égard des conceptions pascaliennes : l'une des plus belles scènes du roman se passe dans la vallée de Port-

pos de discussions récentes ; Jansénistes et Cartésiens ; Une Apologie de la casuistique (*Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, HACHETTE, 1re, 3e et 4e séries, et *Histoire et Littérature*, T. II, Paris, LÉVY : ces diverses études sont de 1879, 1885, 1889, 1890).

Il y aurait lieu aussi de tenir compte, parmi les études parues depuis vingt ans, des livres ou articles de MM. Faguet, Nourrisson, Droz, Adam, Rauh, Gazier (voir pour le détail les *Notes bibliographiques* de l'édition MICHAUT). Joignons-y le livre de M. Hatzfeld sur *Pascal* (Paris, ALCAN, Collection des *Grands Philosophes*, 1901), enfin l'espèce de méditation, d'un charme obscur et étrange, que M. A. Suarès a publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juillet 1900 sous le titre de *Visite à Pascal*.

Royal, et l'idée n'a pu en venir à l'auteur qu'après une lecture de Pascal. — C'est d'un tout autre ton qu'un autre romancier, M. Art Roë, dans un livre d'une excellente et saine inspiration, « argumente » contre Pascal ; mais il faut avouer que si l'on n'était point prévenu, ce n'est pas dans *Pingot et moi* que l'on irait chercher des objections à l'auteur des *Pensées ;* et pourtant il y en a, et elles ne sont pas méprisables (1). — Et je pense enfin que M. Maurice Barrès songeait un peu à lui-même quand il faisait dire à l'un de ses héros : « Cette exaltante Tolède, voilà la complémentaire désignée pour un être dégoûté au point que, dans les arts, seuls l'eussent éveillé les violents raccourcis de Pascal et de Michel-Ange, *qui eurent eux aussi l'âme solitaire et tendue* (2). » Visiblement, le souvenir de Pascal — qu'il connaît bien et sur lequel il a écrit de curieux articles (3) — le hantait tandis qu'il écrivait *Un amateur d'âmes ;* et du reste, à trois reprises, il le nomme.

Voilà pour les romanciers, et voici pour les poètes. On connaît les vers vigoureux, frémissants, d'un pessimisme aussi romantique que peu chrétien, que M[me] Ackermann a consacrés à Pascal et qu'elle a dédiés à Ernest Havet. Rappelons-en quelques-uns :

Quels assauts ! quels élans ! jamais lutte pareille
Ne s'était engagée à la clarté des cieux.
Nous les avons toujours dans l'âme et dans l'oreille
Ces cris et ces défis du jeune audacieux :
N'était-il pas vainqueur ? à l'instant, ici-même,

(1) Art Roë, *Pingot et moi,* Paris, 1893, p. 79-80, 147, 319-321.

(2) Maurice Barrès, *Un amateur d'âmes,* Paris, Fasquelle. 1899, p. 8.

(3) Maurice Barrès, *Peut-on conserver la maison de Pascal ?* et *Doit-on conserver la maison de Pascal ?* (*Echo de Paris,* 7 et 14 septembre 1900).

N'a-t-il point prononcé la parole suprême,
Et résolu d'un mot l'énigme d'ici-bas ?
Un tel aveuglement nous trouble et nous étonne.
Non, non, pauvre Pascal, tu n'as vaincu personne ;
Ta réponse est absurde, et le Sphinx n'en veut pas.

. . . .

Un dernier mot ! Pascal ; à ton tour de m'entendre
Pousser aussi ma plainte et mon cri de fureur.
Je vais faire d'horreur frémir ta noble cendre,
Mais du moins, j'aurai dit ce que j'ai sur le cœur.

. . . .

A quoi bon le nier ? dans tes sombres peintures,
Oui, tout est vrai, Pascal ; nous le reconnaissons :
Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,
Et devant l'Infini ce sont là nos frissons. (1)

Ce sont là des aveux auxquels Voltaire n'aurait assurément point consenti. Le nom de Pascal revient souvent aussi dans les vers de Sully Prudhomme.

Pascal, qui tourmentant ton grand cœur attristé,
En sublimes efforts épuises ton génie
Pour terrasser le doute et mettre en harmonie
La misère de l'homme avec sa majesté... (2)

N'est-ce pas là un Pascal bien romantique encore ? Mais qu'importe à notre objet ? L'hommage n'en est pas moins respectueux ni moins significatif :

Ainsi parlait le maître, et l'ironie austère
Qui parfois acérait ses lèvres sur la terre
En avait disparu, n'ayant plus à sévir.
Et mon esprit au sien se laissait asservir. (3)

(1) Mme ACKERMANN, *Poésies*, Paris, LEMERRE, 1874, *Pascal*, p. 129-147.

(2) SULLY PRUDHOMME, *le Prisme, sonnet à Mme Amélie Hayem*. (*Poésies*, 1879-1888, p. 81).

(3) *Le Bonheur* (*Poésies*, 1879-1883, p. 288). Cf. encore p. 245, la page, un peu bien romantique toujours, qui commence par
La foi n'est dans Pascal qu'une agonie étrange...

C'est Faustus qui parle ainsi de Pascal dans le *Bonheur ;* et Faustus représente assurément ici le délicat et douloureux poète des *Vaines tendresses,* dans ce beau poème philosophique où il est fait une si large place à l'auteur des *Pensées*. Si, d'ailleurs, on en pouvait douter, on n'aurait qu'à ouvrir les curieuses études en prose que Sully Prudhomme a consacrées à Pascal et à ses écrits : « Ce qu'il nous importait surtout de reconnaître, *c'était la relation proche ou lointaine des idées de Pascal avec les idées modernes*, et celles que nous avons pu nous former nous-même, sur ces questions capitales remuées si puissamment par lui (1). » Et ailleurs : « Que son ombre nous pardonne d'avoir peut-être mal dégagé sa pensée, en faveur de notre pieux effort pour le comprendre, en faveur de notre humble hommage à son multiple génie, où la nature semble avoir allumé autant de flambeaux qu'elle a de provinces mystérieuses, depuis l'espace infini où gravite la matière jusqu'aux abîmes de la conscience humaine ! » (2) Quels accents ! Quelle piété ! Et un Platon aurait-il mieux parlé de Socrate ?

Philosophes et savants, historiens et critiques, théologiens et apologistes ont eux aussi payé au grand chrétien leur juste tribut d'hommages.« C'est en rhétorique, nous dit M. Gaston Paris, que James Darmesteter connut Tacite et Pascal, *les deux auteurs favoris qui ne quittèrent plus sa table jusqu'à sa mort.* » Et le même écrivain, un peu plus loin, à propos d'un vers d'André Chénier qui, dans une promenade avec Alexandre Bida, leur vint aux lèvres à tous deux et lui valut l'amitié du célèbre artiste, nous fait cette touchante confidence : « J'ai

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1890, p. 760.
(2) *Examen du Discours sur les passions de l'amour* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1890, p. 336).

dû une autre amitié qui m'est chère à une pareille surprise à propos d'un mot de Pascal, qui, prononcé en même temps, avait rempli de larmes les yeux des deux interlocuteurs (1). » Cette amitié, pour le dire en passant, ne serait-elle pas celle de Sully Prudhomme? — Ne nous lassons pas de multiplier les témoignages et les aveux. « Le premier livre qui passionna ma jeunesse, ce fut le livre des *Pensées*, sans nul doute parce qu'il me faisait assister dans l'âme de Pascal, en la traduisant de paroles de flamme, à cette lutte entre la raison et la foi, entre la conscience et la science dont je commençais moi-même a souffrir (2). » Cette phrase est d'un théologien protestant, Auguste Sabatier, et dans un livre qui a fait un certain bruit il y a quelques années, *l'Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. « Les ouvrages de Vinet, écrit de son côté un historien, M. Gabriel Monod, les ouvrages de Vinet ont été, avec les *Pensées* de Pascal, les livres qui ont le plus influé sur ma vie morale (3). » Et un savant à son tour, dont on a pu rapprocher la précocité de la vocation scientifique de celle de Pascal, Joseph Bertrand, composait il y a dix ans tout un livre, un peu inégal, mais assez curieux « pour s'incliner profondément devant la gloire » du grand savant chrétien (4).

Sont-ce là cependant des admirations toutes platoniques, expression à peine diversifiée d'une simple

(1) GASTON PARIS, *Poètes et Penseurs*, Paris, C. LÉVY, 1896, p. 19 et 301.

(2) A. SABATIER, *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*, Paris, FISCHBASCHER, 1897, p. 4.

(3) GABRIEL MONOD, *Portraits et Souvenirs*, Paris, C. LÉVY, 1897, p. VI.

(4) JOSEPH BERTRAND, *Blaise Pascal*, Paris, C. LÉVY, 1891, p. III.

curiosité critique ? « L'étude des doctrines de Pascal, disait il y a cinq ans en pleine Sorbonne un éminent philosophe, M. Boutroux, l'étude des doctrines de Pascal n'est pas pour nous affaire de curiosité. En même temps que nous cherchons à approfondir la pensée d'un grand homme, nous nous proposons de *penser à sa suite et sous son influence*, de manière à avancer dans la connaissance de la vérité (1). » Et parmi tous ceux que nous avons cités, il en est bien peu, je pense, qui désavoueraient cette noble parole : on le sent bien à leur accent : accent d'impatience parfois, et en même temps que d'admiration, d'irritation secrète contre un grand esprit qui, « même s'il ne convainc pas, éclaire, et qui nous force à réfléchir et à défendre notre foi contre la foi contraire par des raisons ». Il y a trois ou quatre ans, l'auteur d'un fort beau livre sur Bossuet, M. Gustave Lanson, écrivait dans la *Préface* de *Pages choisies* du grand orateur ces curieuses paroles : « Il faut lire ces pages comme on lit Pascal : ce n'est pas assurément pour être janséniste qu'on s'applique aux *Provinciales* et aux *Pensées*, mais pour éprouver son âme moderne et sa croyance personnelle au choc d'une impérieuse et profonde pensée dont il faut à la fois se servir et se défendre (2). » On sait peut-être que c'est un « contact intime et prolongé avec le génie de Pascal » qui, au témoignage de son propre fils, de simple déiste qu'il était a rendu Ernest Havet « radicalement irréligieux » (3). Pour

(1) Emile Boutroux, *Revue des Cours et Conférences* du 17 février 1898, p. 625.

(2) Bossuet, *Extraits des œuvres diverses*, avec des notices et des notes. Texte revu sur les manuscrits et snr les éditions originales, par Gustave Lanson, Paris, Delagrave, 1899, p. 2.

(3) Dans une intéressante notice sur Ernest Havet, parue dans l'*Annuaire des anciens elèves de l'Ecole normale*, 1891, p. 21-22.

emprunter à M. Jules Lemaître une de ses expressions les plus justes et les plus pittoresques, on pourrait dire de Havet que c'est Pascal qui « l'a contraint à sortir tout le dix-huitième siècle qu'il avait dans le sang (1). » A y regarder de près, il me semble bien qu'il avait déjà exercé la même espèce d'influence sur Sainte-Beuve.

Mais cette sorte de victoire n'est pas la seule que Pascal ait remportée sur les esprits contemporains. Un homme fort distingué, que Taine, qui avait été son élève, avait en très haute estime, et auquel nous devons un bon livre récent sur Pascal, Adolphe Hatzfeld, passait pour avoir été converti au catholicisme, — il était d'origine israélite, — par la lecture assidue des *Pensées*. Bien d'autres sans doute ont été sinon convertis par lui (2) — et pourquoi pas ? — tout au moins raffermis, éclairés dans leurs croyances et leurs « raisons de croire ». Je suis convaincu pour ma part que celui qu'il appelle « ce grand Pascal » a été pour quelque chose dans l'évolution religieuse de M. Bourget : les plus fortes parties de l'*Etape* me le feraient croire, et en particulier tout ce qui dans le livre est comme la mise en œuvre d'une psychologie de la conversion. « J'ai beaucoup lu Pascal », nous dit quelque part M. Bourget, et il ne nous le dirait pas que cela se verrait à ses articles et à ses livres : songez à la préface et aux dernières pages du *Disciple*.

Quant à M. Brunetière, de même qu'il nous a dit « ce qu'il a appris à l'école de Bossuet », il nous dira

(1) C'est en parlant de M. Anatole France que M. Jules Lemaître s'exprime ainsi, et le Pascal de cet autre Ernest Havet, celui dont l'âpre critique aurait fait de l'auteur de *Thaïs* celui des *Opinions de l'abbé Jérôme Coignard* et du *Lys Rouge*, ce serait M. Brunetière en personne.

(2) Au moment même où s'imprimaient ces pages, on publiait une curieuse brochure qui m'apporte sur ce j'appellerais

sans doute un jour « ce qu'il a appris à l'école de Pascal » : mais, en attendant, ses écrits parlent déjà assez net et assez haut. Pascal me paraît — avec George Eliot (1), Auguste Comte et Darwin — l'une des grandes influences qu'il a, je ne dis pas subies, mais acceptées, mais recherchées, mais aimées. Comptez combien de fois le nom et les idées — très fortement repensées — de Pascal reviennent dans les *Discours de Combat*. Dans un article vieux de près de trente ans, et qu'il n'a pas recueilli en volume, je note cette phrase, déjà très caractéristique de ses préoccupations religieuses d'alors : « Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie comme aussi bien l'art en général, comme la philosophie, *comme la religion, traversent en ce moment une crise* dont il serait présomptueux de

volontiers la vertu pratiquement apologétique de Pascal un bien précieux témoignage. Elle est intitulée *Questions adressées aux philosophes, notes posthumes, écrites en 1840 par le Père Hernsheim, ancien élève de l'École normale supérieure, et l'un des quatre premiers compagnons du Père Lacordaire, avec une notice sur le R. P. Hernsheim par le R. P. Danzas*, Paris, Lecoffre, in-12, 1903. Hernsheim était israélite, et il fut lui aussi littéralement converti au catholicisme par Pascal. Il écrivait à un ami en décembre 1838 : « Je t'écris deux mots dans ma faiblesse, car je suis bien malade. J'ai craché le sang et je n'en reviendrai certainement pas. *Je lis un peu de Pascal qui me convertit*. J'ai communié, je t'assure que la religion catholique est belle et vraie. » Et peu après, se sentant mieux : « Je passe le temps à lire des journaux et à relire les *Pensées* de Pascal, ce qui me soutient et m'encourage. » Et enfin convalescent : « Laisse-moi te donner un autre conseil : Achète l'édition des *Pensées* de Pascal, à sept sols le volume. Il y en a deux, prends le second avec toi et lis-le, relis-le sans cesse. Tu verras comme cette raison orgueilleuse de l'homme doit et peut s'humilier. Tu verras surtout des preuves qui t'étonneront par leur force et leur nouveauté. » Devenu le P. Hernsheim, les *Questions aux philosophes* qu'il écrivait en 1840 s'inspirent visiblement pour le fond comme pour la forme de ces *Pensées* qui l'avaient fait chrétien.

(1) Ce nom va peut-être surprendre quelques lecteurs : mais il n'a pas été mis au hasard, et M. Brunetière n'est d'ailleurs pas le seul écrivain français sur lequel le grand romancier anglais ait eu une secrète, une heureuse action.

vouloir prédire ce qu'il en sortira (1). » Quelques années plus tard, dans un important article sur le *Problème des Pensées*, il raillait avec virulence un imprudent éditeur de Pascal, et il lui reprochait avec une vivacité singulière de « ne pas se douter qu'il y a des expressions que l'on ne saurait employer par respect pour l'importance des problèmes qu'agite l'âme de Pascal, et, disait-il, j'ajoute : par respect pour le nom de Pascal » (2). C'est encore dans un article sur Pascal que, sept ans plus tard, il laissait échapper cette parole significative : « Mais pour *les Pensées*, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal n'a pas cessé d'être celui *qu'il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie* (3). » Et un peu plus tard encore, il terminait

(1) *Poètes contemporains : la Poésie intime.* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1875, p. 684.)

(2) *Le Problème des Pensées de Pascal,* septembre 1879 (*Etudes critiques sur l'histoire de la litterature française,* 1re série, p. 75).

(3) *Des Provinciales, à propos de discussions recentes.* septembre 1890 (*Etudes critiques*, 4 série, p. 110). — M. Brunetière, lui, a relu pour son compte si assidûment Pascal, que peut-être est-ce à lui qu'il faut demander la meilleure « restitution » qu'on nous ait encore proposée, sinon du plan, tout au moins du « dessein » de Pascal dans son *Apologie*. J'emprunte ce saisissant « sommaire » à son *Manuel de l'histoire de la littérature française* (Paris, Delagrave, 1897, p. 162-163) : « Tout en nous et autour de nous nous crie notre misère ; — et, dans la débilité de notre machine, — comme dans les vices de l'organisation sociale, — ou comme encore dans l'impuissance de la raison ; — nous ne trouvons que des motifs de désesperer. D'où vient donc la protestation qui s'eleve du fond de ce désespoir même ? — l'exception qu'à ce titre nous constituons dans la nature ? — et l'invincible confiance que nous avons dans une destinée meilleure ? — C'est ce que nous saurons si nous acceptons le dogme d'une chute originelle, — l'obligation qui nous a été imposée de l'expier, — et le dogme de la rédemption, — lesquels se trouvent être précisément les dogmes essentiels du christianisme. — Répugnons-nous peut-être à les accepter ? — Considérons en ce cas qu'il suffit d'y croire pour être aussi bons que nous le puissions

par ces lignes éloquentes un article parfois un peu discutable sur les *Provinciales* : « Il n'y aura jamais dans la langue française de plus éloquente invective que les *Provinciales* ; de plus beau livre que les fragments mutilés des *Pensées* ; *et de plus grand écrivain, que l'on doive plus assidûment relire, plus passionnément aimer, et plus profondément respecter que Pascal* (1). » Et enfin dans une page plus récente, d'un tour et d'un accent tout pascalien, ne semble-t-il pas que l'auteur du célèbre article *Après une visite au Vatican* nous fasse entrevoir des raisons personnelles de croire que l'auteur des *Pensées* n'eût point désavouées, puisque ce sont exactement les siennes : « La communion parfaite avec les arbres,... oui, ce sont de fort jolies choses, mais il y a des gens qui n'y trouvent pas *l'apaisement de leur inquiétude. Surgit amari aliquid* : ils ne reculent pas plus que d'autres devant les exigences ou les obligations de la vie, mais *une angoisse intérieure ne les tourmente pas moins*... Il y en a quelques-uns que *l'Exposition du système du monde* ou *l'Histoire comparée des langues sémitiques distraient*, mais ne *consolent pas* de s'ignorer eux-mêmes. Et s'il y en a qui, dans les occupations de la vie même ou dans le *divertissement* du laboratoire, entendent *murmurer* en eux la parole célèbre : « La science des choses extérieures... (2) »

être parmi les hommes : — que ces dogmes ont, d'ailleurs, été figurés par l'ancienne loi, — annoncés par les prophètes, — confirmés par les miracles, — et qu'enfin, à défaut de notre raison, nous y pouvons toujours incliner nos volontés.

(1) *De quelques travaux récents sur Pascal*, septembre 1885. (*Etudes critiques*, 3e série, p. 30.)

(2) Sur le *Paris* de M. Zola (*Revue des Deux-Mondes* du 17 février 1898, p. 625). — On peut noter encore que l'attitude de M. Brunetière à l'endroit de la science est exactement celle de Pascal, laquelle a été exactement définie par M. Lanson (*art. cit.*, p. 22) : « Pascal fit alors (en 1651) le sacrifice complet qu'il

On nous apprendrait que l'évolution religieuse de M. Brunetière s'est faite dans la méditation et comme en marge de l'œuvre de Pascal, que nous n'en serions nullement surpris.

Et les philosophes chrétiens à leur tour, les apologistes de profession, sentant bien comme une sorte d'harmonie préétablie entre la pensée de Pascal et la pensée contemporaine, comprenant bien que l'œuvre du grand écrivain leur offrait un admirable terrain d'entente avec leurs adversaires et, si je l'ose dire, un merveilleux tremplin apologétique, eux aussi se sont mis, ou plutôt remis à son école, et lui ont emprunté, avec sa méthode, nombre d'arguments et d'idées. « Longtemps satisfaite, dit à ce propos M. Boutroux, longtemps satisfaite des systèmes d'apologie qui s'appuient principalement sur la raison pure et sur l'autorité, l'Eglise catholique voit se produire, dans son sein, de remarquables efforts pour chercher les *premières* raisons de croire, non plus dans les objets de la foi, mais dans l'homme et dans sa nature. Selon cette méthode, la condition première de toute démonstration de la religion serait l'éveil, en l'âme humaine, du désir de posséder Dieu, désir, qui, à la vérité, en fait le fond, mais qu'opprime notre vie sensible. Il s'agirait de démêler, dans la nature même, l'exigence du surnaturel. Or c'est en partie *sous l'influence de Pascal* lu et

n'avait pas su faire en 1648. Il renonça aux études profanes, mais il ne renonça ni à la raison ni à la science. Son doute et son ironie, dans les *Pensées*, n'atteignent que la présomption de la philosophie. Mais il garde entière son estime du raisonnement et des méthodes de la science... Mais s'il ne doute pas de la science, *il la subordonne, il en évalue les résultats*; elle est inutile à l'homme, entendez, pour sa fin qui est le bonheur. Il est d'autant plus choqué de cette inutilité, qu'il en admire davantage la certitude. Et de là lui viendra l'idée d'appliquer les méthodes exactes et infaillibles de la science à la démonstration des vérités utiles, c'est-à-dire des vérités de la foi. » — Penser cela de la science, ce n'est certes pas en décréter la « banqueroute ».

médité en toute simplicité de cœur, *que se développent ces côtés de l'apologétique chrétienne* (1). » Ce témoignage d'un observateur impartial est sans doute la vérité même. Les *Pensées* de Pascal sont une des lectures que Newman, « au seuil de la conversion », conseillait à une inconnue qu'il dirigeait, et qu'on a pu ingénieusement comparer à Mlle de Roannez (2). Et n'est-ce pas un évêque, un noble, et généreux, et savant évêque qui, tout récemment, dans une admirable *Lettre sur l'apologétique, Lettre* toute pleine de l'esprit de Newman et de celui de Pascal, — le nom de Pascal y revient à plus d'une reprise, — s'exprimait en ces termes :

« D'ordinaire, Dieu « prépare les vérités religieuses à ceux qui l'aiment ». Elles appartiennent à un monde à part, à une région inexplorée où la raison proprement dite ne pénètre guère. C'est que la raison, la froide raison, principe fécond de toute science humaine, n'est pas apte à tout comprendre. Le cœur aussi a ses droits imprescriptibles renfermés dans un sanctuaire inviolable et que la raison est incapable de juger pleinement. Comment, en effet, pourrait-elle apprécier sainement l'amour, la générosité,

(1) Emile Boutroux, *Pascal*, p. 201-202. — « Les discussions récentes, dit très bien à son tour M. Georges Goyau, les discussions récentes sur la démonstration du dogme, de quelque côté qu'on les observe et si acharnées que parfois elles aient paru, ont mis en relief, pour tous, cette *vérité de fait*, qu'à côté de l'apologétique classique, plus spécialement déductive et transcendante, qui fait descendre la vérité dans l'homme et la propose au cerveau humain, il y a place, efficacement, pour une sorte de demi-apologétique, inductive celle-là, se qualifiant volontiers d'immanente, ayant peu de prétentions à la rigueur et se consolant, par les succès mêmes qu'elle remporte, de son caractère d'approximation, sur lequel elle n'aspire point à donner le change : elle fait monter l'homme vers la vérité et livre à cette vérité l'âme humaine tout entière. » (*Autour du Catholicisme social*, 2e série, Paris, Perrin, 1901, p. 182-183.)

(2) Voir Lucie Félix-Faure, *Newman, sa vie et ses œuvres*, p. 80-81.

l'oubli de soi, le dévouement, l'enthousiasme, l'abnégation, le sentiment délicat de l'honneur ? Elle est toute dépaysée quand elle s'aventure sur le domaine du sentiment, elle ressemble à une voyageuse de nuit qui erre au hasard en pays étranger. Ne nous en étonnons pas. Serait-il possible, en effet, au moyen du pur raisonnement, de connaître la saveur d'un fruit qu'on n'aurait pas goûté, le parfum d'une fleur qu'on n'aurait pas respirée ? Les jouissances intellectuelles et les sentiments religieux sont d'ordre tout différent. L'activité, la sagacité de l'intelligence, la profondeur des pensées, le sentiment du beau, un sens exquis des arts et de la littérature sont des dons excellents, mais sans lien nécessaire avec les sentiments religieux. D'autre part, toutes les vertus chrétiennes réunies, comme l'humilité, la patience, la mortification, ne rendront jamais par elles-mêmes un homme capable de parler une langue étrangère ou de pénétrer les secrets de la science. La raison est assurément la plus grande force, le plus puissant levier, mais elle a besoin d'un auxiliaire très puissant aussi, le cœur, qui seul peut comprendre les mystères d'amour de souffrance, d'expiation qu'est l'Évangile et le christianisme. Saint Paul ne nous dit-il pas que la doctrine de Jésus crucifié est un scandale pour la raison des Juifs et une folie pour la raison des Grecs ? Ne séparons donc jamais les raisons de la raison des raisons du cœur que la première ne comprend pas toujours (1). »

A propos de quelques lignes extrêmement remar-

(1) *Lettres de S. G. Mgr Mignot, archevêque d'Albi, au clergé de son diocèse sur les études ecclésiastiques*, in-4°, Albi, Almeric. 1900. Troisième Lettre : *l'Apologétique contemporaine*, p. 22-23.

quables de M. Gaston Paris (1), M. Emile Faguet disait un jour qu'il voudrait les mettre en note à quelques-unes des *Pensées* de Pascal. J'en dirais volontiers autant de cette belle page d'une inspiration et d'une langue même si parfaitement pascaliennes : elle est de Mgr Mignot.

Partant de si haut, l'exemple ne pouvait manquer de gagner de proche en proche. Et de proche en proche, en effet, tous ceux qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sans répudier certes les procédés ou les conquêtes de l'apologétique ordinaire, ont essayé d'adapter les données de la vérité religieuse à l'état précis et actuel des esprits et des âmes, tous ceux-là, dis-je, encouragés d'ailleurs par le succès qu'ils obtenaient, par les aveux qu'ils arrachaient, se sont nourris de Pascal et ont essayé de lui ravir le secret de sa méthode et sa puissance de persuasion. Quelqu'un sans doute un jour essaiera de déterminer avec plus de précision qu'on ne saurait le faire ici tout ce qu'il est entré exactement de Pascal dans l'œuvre philosophique et apologétique de M. Ollé-Laprune et de Mgr d'Hulst, de

(1) Cette page de M. Gaston Paris vient trop bien à l'appui de ce que j'essaye de prouver, pour que je ne me donne le plaisir de la citer ici : « Qu'est-ce qu'une religion qui n'admet pas l'intervention de Dieu dans la vie, qui, par conséquent, ignore la prière et qui ne promet pas une vie future pour réparer les injustices de celle-ci ? *Tant qu'il y aura des âmes qui ne pourront pas se contenter de la science ou plutôt de l'ignorance humaine*, qui ne pourront pas se résigner à naître pour mourir et à mourir sans savoir pourquoi, elles n'appelleront religion que ce qui leur donnera une explication du monde et une promesse de bonheur infini. En mettant fin au messianisme terrestre, en proclamant que son royaume n'est pas de ce monde, *le christianisme a détaché à tout jamais la religion de la science et de la politique : il lui a créé un domaine propre* qui existe désormais en dehors et au-dessus des autres, et le seul où elle soit vraiment elle-même. » C'est à propos de James Darmesteter que M. Gaston Paris s'exprime ainsi. (*Penseurs et Poètes*, p. 32-33.)

l'abbé de Broglie et de M. Maurice Blondel (1), de M. Fonsegrive, et du P. Laberthonnière, de M. l'abbé Birot et du P. Brémond, de M. Bazaillas et de M. l'abbé Denis — de combien d'autres encore ! Mais que Pascal soit bien — avec Newman — leur maitre incontesté à tous, c'est ce que l'un d'eux, le P. Laberthonnière, a établi en des pages décisives et pénétrantes sur *l'Apologétique et la méthode de Pascal*. J'en détache ces quelques lignes significatives : « Ce qui caractérise Pascal, c'est qu'il a conçu une apologétique sous une forme rigoureuse, pressante, scientifiquement ordonnée, où le christianisme ne se présenterait que comme une explication de la vie. Et à ce titre, nous semble-t-il, *il est une date dans le développement de la pensée chrétienne à travers les siècles*... Assurément nous ne prétendons pas que Pascal ait dit le dernier mot en apologétique. Ce dernier mot, personne ici-bas ne le dira : car il n'appartient à personne d'épuiser l'infini. Nous avons beau admirer son œuvre, nous jugeons néanmoins qu'il y a toujours lieu *de la revivre et de la refaire pour la comprendre, pour la renouveler et pour la compléter*. La vérité et la vie ont des profondeurs que l'homme n'achèvera pas de sonder. Ce que Pascal a visé dans l'homme, ce n'est pas quelque chose d'accidentel, ce ne sont pas des opinions d'un moment, des systèmes caducs, des théories à la mode, c'est la réalité même de sa vie, ce sont les conditions de son existence terrestre qui, sous des changements se produisant à la surface, étaient hier ce qu'elles sont aujourd'hui et ce qu'elles

(1) Dans un intéressant article des *Etudes* (août 1901, p. 331) sur *la Dialectique de M. Blondel : les sources de la nouvelle methode*, le P. X. Moisant a une bonne page à ce sujet. Voir aussi L. Birot, *le Mouvement religieux, Etudes et Discours* (Paris, Lecoffre, 1901, p. 97, 130, 221, 226-228, 238, 280).

seront demain. Et voilà justement pourquoi son œuvre ne saurait vieillir (1)... »

Et enfin, dans ces derniers temps, il s'est rencontré quelques savants qui, partant des données les plus récentes de la science expérimentale, utilisant d'autre part les derniers résultats des profondes recherches à la fois psychologiques et métaphysiques auxquelles Ravaisson et M. Lachelier, M. Boutroux et M. Bergson se sont parallèlement ou successivement livrés, mettant à profit enfin leur connaissance à la fois théorique et pratique du catholicisme, combinant en quelque sorte ces trois éléments différents, et opérant, si je puis dire, la puissante synthèse des conclusions de leur triple expérience scientifique, philosophique et religieuse, ont abouti à une conception extrêmement originale et séduisante des rapports de la science, de la philosophie et de la religion. Et cette philosophie « nouvelle » ou plutôt renouvelée de la liberté, ce « positivisme nouveau » comme il s'intitule volontiers lui-même, réalisant ainsi une parole presque prophétique de Ravaisson (2), il a pour une large part ses origines dans l'auteur des *Pensées*. « Comme philosophie anti-intellectualiste, nous dit l'un de ses plus distingués représentants (3), *elle peut se réclamer* d'un Duns-Scot et

(1) *Revue du Clergé français* du 1er février 1901, p. 474, 495, 497.

(2) « A bien des signes, écrivait Ravaisson dans les dernières pages de son mémorable *Rapport sur la philosophie en France au XIXe siècle*, à bien des signes, il est permis de prévoir comme peu éloignée une époque philosophique dont le caractère général serait la prédominance de ce qu'on pourrait appeler un réalisme ou positivisme spiritualiste, ayant pour principe générateur la conscience que l'esprit prend en lui-même d'une existence dont il reconnait que toute autre existence dérive et dépend, et qui n'est autre que son action. »

(3) Edouard Le Roy, *Sur quelques objections adressées à la nouvelle philosophie* (*Revue de métaphysique et de morale* de mai 1901). Voir du même auteur, dans la *Revue* de mars 1901, l'étude intitulée *Un positivisme nouveau*, et surtout dans les

d'un Pascal, elle se rattache à la lignée des grandes doctrines mystiques, elle est l'entrée définitive de l'esprit chrétien dans le domaine des pures spéculations... » Et notez que celui qui parle ainsi, c'est un chrétien sans doute, mais c'est un savant aussi, un savant de profession, un savant qui a été conduit à ses conceptions par ses travaux scientifiques, un savant qui, à l'exemple de Pascal, dont il est manifestement et personnellement nourri, entend bien « remplir tous nos besoins » et « non pas restreindre, mais agrandir le domaine du connaissable ». « Le mouvement critique dont je parle, écrit-il en propres termes, offre ceci de particulier que, loin d'avoir été pour ainsi dire appelé du dehors par des préoccupations métaphysiques et morales (bien qu'il ait peut-être des conséquences dans ces deux domaines), *il s'est produit à l'intérieur de la science,* sous la pression de besoins internes, au contact même des faits et des théories. *Ses auteurs furent des praticiens* qui ne pouvaient pas songer et n'ont pas songé en effet à sacrifier la moindre partie de la science au bénéfice de quoi que ce soit d'autre. Il faut prendre leur effort comme un effort de sincérité plus scrupuleuse, comme un

numéros de juillet, septembre, novembre 1899 et janvier 1900, les trois importants mémoires intitulés *Science et Philosophie,* qu'il y aura lieu de compléter par une communication faite par le même écrivain au congrès international de philosophie de 1900 (*La Science positive et les philosophies de la liberté,* Bibliothèque du Congrès, tome I). Renan disait avec raison de M. Lachelier qu'il était « l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant ». On dira peut-être un jour de M. Le Roy qu'il est — avec M. Bergson et M. Blondel — l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant qu'il y ait eu depuis M. Lachelier et M. Boutroux. On pourra rapprocher aussi des théories de M. Le Roy et de celles de Pascal par conséquent celles que M. J.-J. Gourd a exposées dans ses articles sur les *Trois dialectiques* (*Revue de métaphysique et de morale*, janvier, mars, mai 1897), et M. A. Leclère dans son *Essai critique sur le droit d'affirmer*. In-8°. Alcan, 1901.

effort pour penser plus profondément leur savoir. »

Or, n'est-il pas bien remarquable que la conception que ces « praticiens » se forment des divers « ordres » de réalités et de connaissances, ce soit précisément celle que Pascal avait si fortement esquissée en des pages célèbres des *Pensées ?* La théorie pascalienne des trois ordres, — théorie qu'avait déjà pressentie saint François de Sales (1), que d'autres après Pascal, Maine de Biran, M. Lachelier (2), ont eux aussi reprise, — ils l'ont retrouvée, précise, développée ; et ainsi cette conception si riche

(1) *Traité de l'amour de Dieu,* liv. I, chap. XII. J'emprunte cette observation à l'excellent ouvrage de M. F. Strowski sur *Saint François de Sales* (Paris, PLON, 1898, p. 340-343).

(2) « La philosophie de M. Lachelier, observe très justement M. Fouillée, offre, comme l'on sait, trois parties superposées, ou plutôt trois « ordres » analogues à ceux de Pascal : mécanisme universel, finalité universelle, enfin règne de la liberté et de la grâce... La critique la plus hardie et la plus indépendante aboutissait ainsi, chez M. Lachelier, à l'acte de foi moral et religieux : par là il représentait un état d'esprit très répandu de notre temps : il donnait satisfaction au double besoin de douter et de croire. » (A. FOUILLÉE, *le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, Paris, ALCAN, 1896, p. XX-XXI).

M. Lachelier a si peu écrit qu'on sera, je pense, bien aise de trouver ici cette page où le distingué philosophe, reprend à son compte, après l'avoir expliqué, commenté et interprété avec une rare pénétration, l'argument du pari de Pascal : « L'enjeu du pari sera pour nous, comme pour Pascal, le sacrifice du *moi :* mais nous reconnaissons que ce sacrifice s'impose à nous, même en dehors de toute espérance, et par cela seul que le *moi* se rencontre, dans notre conscience actuelle, avec la raison. Quand l'absolu ne pourrait jamais être pour nous qu'une idée, nous devrions attacher plus de prix à cette idée qu'à la réalité sensible tout entière, et agir exclusivement par raison, comme les stoïciens, sauf à emprunter, comme eux, à la nature, la matière de notre action. Seulement il nous en coûtera moins de sacrifier à la raison notre volonté de vivre, si la raison elle-même doit être en nous le principe d'une vie nouvelle, plus parfaite et plus heureuse.

« La question la plus haute de la philosophie, plus religieuse déjà peut-être que philosophique, est le passage de l'absolu formel à l'absolu réel et vivant, de l'idée de Dieu à Dieu. Si le syllogisme y échoue, que la foi en coure le risque ; que l'argument ontologique cède la place au pari. » (*Revue philosophique* de juin 1901, p. 635-636.)

et si profonde, qui légitime, en les ordonnant et en les hiérarchisant, la diversité des points de vue et des attitudes mentales, cette conception que Pascal, de par sa triple autorité et sa triple expérience de savant, de penseur et de chrétien, a marquée d'une si robuste empreinte, se trouve aussi celle qui paraît le mieux convenir aux multiples aspirations, aux divers besoins, aux justes exigences de la pensée contemporaine. Pascal aurait reconnu l'une de ses pensées maîtresses dans ces lignes qui expriment en raccourci la doctrine de ces nouveaux « positivistes » :

« 1° Il existe trois doctrines représentatives de la réalité donnée : le sens commun, la science et la philosophie.

2° Ces trois doctrines se rapportent respectivement à trois différents points de vue : celui de l'action corporelle et des relations sociales, celui de l'analyse réductrice et du discours rigoureux, celui de l'intuition synthétique et de la vie intérieure.

3° A chaque point de vue correspond une attitude mentale spécialement adaptée : tout problème est susceptible d'être envisagé sous l'un quelconque de ces biais, mais chacun de ceux-ci ne peut donner que certains résultats (1).

4° Les démarches des trois méthodes se rattachent, non pas à trois domaines juxtaposés, mais à trois orientations successives de l'esprit ; elles se rejoignent et se réconcilient dans l'unité vécue de la conscience profonde (2).

(1) Cf. Pascal : « La multiplicité des opinions vient de ce que les hommes ne se placent pas tous au même point de vue et n'éclairent pas tout du même jour. »

(2) Cette conception des « trois ordres » ou des trois méthodes n'a pas été non plus étrangère à Taine : je conviens d'ailleurs très volontiers que l'auteur des *Philosophes classiques* ne parait pas avoir développé cette vue autant qu'il l'aurait fallu pour en

5° Tout repose, en dernier ressort, sur la liberté de l'esprit : ceux-là donc qui repoussent ou méprisent l'une quelconque des trois disciplines indiquées se classent et se jugent par là même. »

Et encore : « La philosophie même suffit-elle ? A son plus haut sommet, elle nous laisse en face d'un problème nouveau. Comment assurer l'efficace du vouloir dans la culture intérieure et la direction de soi-même ? Comment fonder l'unité concrète et réelle de l'histoire ? Comment établir de façon effective la solidarité humaine et la communion des esprits ? *C'est le problème religieux*. Ce problème apparaît finalement comme le problème souverain, puisqu'à

faire une thèse très importante de sa philosophie. Mais cela tient peut-être à ce qu'il n'a guère eu le temps que de nous présenter un seul aspect de sa pensée, car voici ce que je lis dans la *Préface* de la *troisième* édition de l'*Intelligence :* Taine vient d'interpréter au point de vue philosophique les résultats de « la nouvelle loi mécanique sur la conservation de l'énergie » ; il a ramené tous les événements physiques et moraux au mouvement, le mouvement lui-même à la sensation qui lui paraît être l'élément simple et constitutif de l'existence universelle (tout ce développement a été complètement remanié dans la quatrième édition (1883 et sqq.) ; et il ajoute en note : « *Ceci est le point de vue scientifique. Il en est deux autres qu'il est inutile de présenter ici, le point de vue esthétique et le point de vue moral.* — On y considère non plus les éléments, mais la direction des choses ; on y regarde l'effet final comme un but primordial, et *ce nouveau point de vue est aussi légitime que l'autre.* » — Cette note, qui ne figurait pas dans les deux premières éditions du livre a été supprimée dans la quatrième et sqq. C'est, comme l'on voit, à peu de chose près, la conception maitresse de M. Lachelier et de Pascal. Et sans doute, il faut regretter que Taine ait jugé « inutile de présenter ici » ces deux autres points de vue. Mais ne serait-ce pas qu'il les aurait présentés et développés ailleurs : le point de vue esthétique dans la *Philosophie de l'art,* — le point de vue moral dans certaines pages des *Origines,* en attendant qu'il y revînt dans ce traité de la *Volonté* qu'il avait rêvé d'écrire, mais qu'il n'a pu nous donner ? Et si ces hypothèses étaient admises, je regretterais d'avoir dit tout à l'heure que « la théorie des trois ordres » n'occupe pas une place très importante dans la philosophie de Taine, puisqu'au contraire elle nous en fournirait la clef. Dans une lettre à Francis Poictevin (4 octobre 1883), il disait plus nettement encore, retrouvant la formule même de Pascal : « A mon sens, l'art et la science sont deux *ordres* différents. »

sa solution se suspend tout l'univers. » — Ce sont là des idées qui remontent en droite ligne à Pascal (1). Et à voir l'émotion que ces idées non pas nouvelles, mais rajeunies ont excitée au camp des rationalistes, les aveux et les concessions qu'elles leur ont arrachés, on peut croire avec ceux qui les ont conçues qu'elles « inaugurent un mouvement dont il serait difficile aux plus perspicaces de prévoir dès maintenant toutes les conséquences. »

Je n'ai pas à conclure. Je n'ai prétendu qu'à établir un simple *fait* : l'espèce d'obsession et d'impérieux ascendant que Pascal exerce sur la plupart de nos

(1) La théorie pascalienne des « trois ordres » n'est du reste pas la seule qui ait été reprise de nos jours. Voyez par exemple combien de fois, dans les écrits contemporains, on a recours à la célèbre distinction entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. La fameuse théorie de la « faculté maîtresse » si brillamment illustrée par Taine, je la trouve déjà — avant Frédéric Schlegel et Sainte-Beuve — dans les *Pensées* : « *Talent principal, qui règle tous les autres.* » (Edition MICHAUT, 683. BRUNSCHVICG, 118). « La nature de l'homme, dit encore Pascal, est tout nature, *omne animal*. » (Edition MICHAUT, 119. BRUNSCHVICG, 94). M. Brunschvicg commentant ce passage, dit très justement : « La formule de Pascal, qui renverse, pour la compléter, les termes de la fameuse formule d'Aristote (*De la mémoire*), apparaît comme le résumé lumineux des doctrines évolutionnistes qui ne devaient se produire et se développer que deux siècles plus tard. » M. Brunschvicg a grandement raison d'appeler Pascal « un penseur tel que les temps modernes n'en ont pas eu de plus profond ». Et M. Lanson (*Grande Encyclopedie*, art. *Pascal*, p. 30) écrit à son tour : « Par sa force d'analyse et son art de pousser les idées, Pascal fait apparaître dans les faits les plus communs des significations surprenantes, il indique des problèmes insoupçonnés, il a des pressentiments par où il devance de deux siècles la philosophie et la science (Nature et coutume, hérédité ; distinction du *moi* et de ses qualités ; impénétrabilité du *moi*)... Même sur l'esthétique, il n'a que deux mots (VII, 24-25) et dans leur concision obscure ils sont féconds. Pascal saisit l'identité des valeurs esthétiques dans leurs apparences hétérogènes, et, devançant en quelque sorte Taine, il fait comprendre que la toilette des femmes, l'architecture des palais, le style et la poésie peuvent être les expressions équivalentes d'un goût unique. » Et c'est encore M. Lanson qui, le premier, je crois, a observé que Renan, dans son *Examen de conscience philosophique* de 1888, « a refait la

contemporains. Je n'avais qu'à rassembler des faits et des textes ; chacun pourra — et peut-être aurais-je pu moi-même — au hasard de ses rencontres, de ses souvenirs et de ses lectures, en augmenter le

méditation des *Deux infinis* en des termes qui rappellent étrangement Pascal » (*Histoire de la littérature française*, p. 158) : je note d'autre part que Renan cite souvent Pascal dans ses lettres de jeunesse à sa sœur Henriette et dans l'*Avenir de la science*. Mais si dans l'*Examen* et dans les *Pensées* l'idée est la même chez les deux penseurs, si les expressions même se ressemblent parfois, le ton est tout différent. Il règne dans le célèbre fragment de Pascal un accent de mélancolie hautaine et profonde, on y sent percer un âpre et passionné besoin de certitude et d'absolu, bref, je ne sais quelle contagieuse inquiétude morale qu'on chercherait en vain dans Renan. C'est le sourire aux lèvres que celui-ci « assiste en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience » ; l'angoisse métaphysique ne l'étreint pas un instant ; depuis longtemps il a pris son parti de l'incurable incertitude de notre misérable science, de l'impuissance native de l'homme à embrasser l'infini, et son intelligence y trouve trop bien son compte pour qu'il songe à s'en désespérer. Tout autre est Pascal, et dans cette opposition de deux attitudes, on saisit sur le vif l'intime et irréductible différence des âmes. Intelligence souveraine, et dont on ne louera jamais assez la somptueuse, ondoyante et fine complexité, il a manqué à Renan ce qui fait les natures morales vraiment supérieures : je veux dire cette chaleur et cette puissance d'émotion, cette ardeur de sensibilité, cette impatience du vrai et du bien qui ont leur source non pas dans l'esprit, mais dans les profondeurs les plus intimes de l'être, et qui, en dernière analyse, font les âmes à la Pascal. On sait aujourd'hui combien fut relativement douce et paisible la « crise religieuse » qui détacha Renan de la foi de sa jeunesse, et combien (chose presque paradoxale !) le cœur y eut, au fond, peu de part. Je ne blâme pas : je cherche à définir et à me rendre compte. Mais je songe à Jouffroy, à la « révolution sanglante » qui déracina les dogmes chrétiens dans son âme, à l'accent douloureux et pénétrant de ses « lamentations sublimes ». Je songe surtout à Pascal ; et si celui-ci avait perdu la foi dans les circonstances où Renan devait la perdre, j'ai peine à me le représenter aussi calme au sein de ses orages intérieurs que le fut l'auteur de la *Vie de Jésus ;* mais, au contraire, tel que nous le connaissons, quelles tortures morales, quelles plaintes déchirantes n'eussent pas été les siennes ! de quels gémissements étouffés, de quels sanglots désespérés, de quels cris d'aigle blessé en plein cœur n'eût-il pas fait retentir les airs ? Et comme Lamartine et Byron, Leopardi et Schopenhauer nous eussent semblé pâles à côté de lui !... Il ne faut, je le sais bien, demander à chaque âme que ce dont elle est capable : mais nous ne rangerons décidément pas Ernest Renan parmi *la lignée de Pascal*.

nombre. J'aurais voulu les choisir plus probants, plus significatifs encore. Si insuffisante que soit cette enquête, elle aurait pourtant sa raison d'être si elle pouvait conduire aux *Pensées* quelques nouveaux lecteurs.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE PASCAL

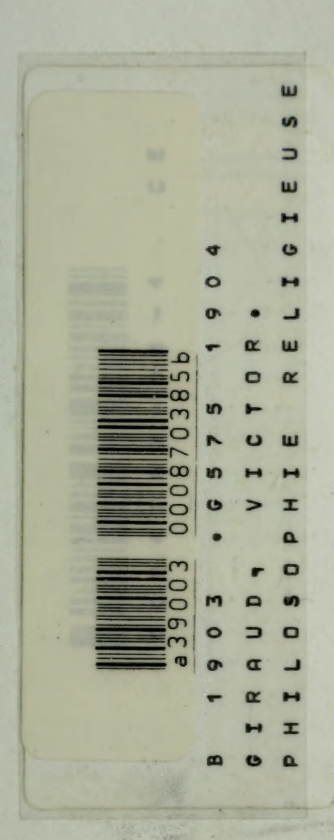
DEUXIÈME PARTIE

PASCAL ET NOS CONTEMPORAINS





578-03. — Imp. des Orph.-Appr. F. Blétit, 40, r. La Fontaine, Paris.


a39003 000870385b
B 1903 .G575 1904
GIRAUD, VICTOR.
PHILOSOPHIE RELIGIEUSE